

Baldomero Jiménez Duque



Vie mystique
de Mère Maravillas de Jésus

Son âme d'après ses lettres intimes



Vie mystique de Mère Maravillas de Jésus

Son âme d'après ses lettres intimes

Baldomero Jiménez Duque

Traduit de l'espagnol par Jacqueline Rastoin

Mère Maravillas de Jésus (1891-1974), carmélite espagnole canonisée par le pape Jean-Paul II en 2003, peut prendre place aux côtés des grandes saintes mystiques de l'Église, comme Catherine de Sienne, Angèle de Foligno, Marie Madeleine de Pazzi ou Thérèse de Jésus. Elle ressemble à la grande sainte d'Avila, non seulement comme fondatrice de nombreux couvents carmélitains, mais encore comme grande sainte élevée par l'Esprit Saint aux plus hauts sommets de l'union mystique avec Dieu. La publication de ses lettres intimes nous fait aujourd'hui découvrir comment Dieu a agi en elle.

Décrivant à ses directeurs spirituels la longue et terrible Nuit de l'esprit qu'elle souffrit avec tant d'intensité, Mère Maravillas s'élève au niveau de Saint Jean de la Croix lui-même, comme le montre don Baldomero Jiménez Duque. Dans son effroyable martyre, connu uniquement de ses directeurs, qui tentaient de la consoler et de la tranquilliser, Mère Maravillas en vint à penser qu'elle était définitivement abandonnée de Dieu et destinée irrémédiablement à la condamnation éternelle. En dépit de ce martyre, elle obéissait héroïquement à ses directeurs, qui lui disaient qu'elle subissait les effets d'une purification divine et que, loin de l'avoir abandonnée, Dieu était très content d'elle et l'aimait infiniment. La Mère ne laissa jamais transparaître à l'extérieur son véritable martyre spirituel, pas même à ses moniales les plus intimes, qui l'ignoraient complètement.

Un témoignage rare, aussi paradoxal que passionnant, écho de celui de la bienheureuse Mère Teresa de Calcutta.



Éditions du Carmel

Diffusion Cerf

Sodis 8601133

2008-IV

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

parmi les livres et les papiers du père ; la plupart furent découvertes par hasard, lors de déménagements.¹

Les lettres au Père Florencio sont relativement peu nombreuses et se réfèrent aux dix-huit mois passés à Las Batuecas (1937-1939) pendant la guerre civile espagnole. Un père carme les conserva après les avoir récupérées à la mort du Père Florencio.

Les lettres adressées au Père Valentin sont nombreuses, mais plusieurs d'entre elles se réduisent à des consultations au sujet de problèmes liés à ses fondations ; celles qui se réfèrent à sa vie spirituelle sont les moins nombreuses.

On peut supposer qu'il y eut plus de lettres, surtout au Père Torres. Certaines ont dû se perdre dans les années 1931-1936, étant donné la situation politique et les changements de résidence du père. Après 1939, il dut y avoir encore une correspondance entre les deux, mais nous n'avons connaissance d'aucune lettre de la Mère datant de cette époque. Il est possible que l'on retrouve un jour cette correspondance, lorsque l'on voit avec quel soin le père conservait les lettres de cette fille spirituelle exceptionnelle – elles ont été parfaitement rangées et à certaines il ajouta la date.

Ajoutons que les autographes de toutes ces lettres sont conservés dans les archives des couvents de Mère Maravillas : ceux des lettres adressées au Père Torres sont à La Aldehuela ; ceux de la correspondance avec le Père Florencio, à Cabrera, et ceux des lettres au Père Valentin, au Cerro de los Angeles. Ajoutons encore que la copie des lettres que nous utilisons est classée chronologiquement avec une certaine incertitude pour certaines pièces, étant donné qu'un assez grand nombre d'entre elles ne sont pas datées. La Mère écrivait à la hâte sans se

tracasser davantage ; la date n'importait pas dans la plupart des cas, étant donné qu'il s'agissait de notes occasionnelles et qu'elles demandaient une réponse immédiate. Quand ce sera nécessaire, nous le mentionnerons.

Les lettres sont écrites avec simplicité, la graphie indique une profonde maîtrise de soi et une spontanéité charmante. Mais la syntaxe, la rédaction, surtout en ce qui concerne la ponctuation, sont tout à fait négligées. La Mère aurait sans doute pu faire mieux. Mais sa situation, alors qu'elle les écrivait, la finalité pratique et immédiate de ses missives, son manque de temps, l'amenaient à employer cette manière. Jusqu'à la qualité du papier – elle se servait parfois de n'importe quel bout de papier à portée de la main – témoigne de sa simplicité et de sa pauvreté carmélitaine.

Notons aussi que sont conservées de nombreuses lettres – 203 – que lui adressa le Père Valentin. Mais dans ces lettres n'apparaissent que très rarement des réponses, rapides, aux demandes de conseil qu'elle lui adressait. Nous n'avons pas les lettres que lui adressa le Père Florencio. Nous n'avons pratiquement pas non plus celles du Père Torres. Nous pouvons le déplorer, particulièrement dans le cas de ce dernier. Elle les avait pourtant toutes gardées, et comme un trésor. Elle en faisait l'éloge, selon une de ses moniales, comme des lettres d'une doctrine admirable, digne d'un docteur de l'Église. Mais lorsque survint la funeste année 1936, elle les remit, pour qu'elles soient conservées, à une personne de confiance qui, par crainte de perquisitions et de représailles, les détruisit. Nous aurions pu à travers elles connaître parfaitement et en détail le jugement, qu'à chaque moment de sa vie spirituelle, portait sur elle cet excellent homme, si spirituel et si compétent, et les conseils que lui prodiguait un si sage directeur. La Mère, par ailleurs, s'est

réjouie de cette perte car, de son propre aveu, la plus grande partie de ces lettres traitaient de problèmes intimes de son âme. Du Père Torres n'ont pu être conservées que 50 lettres, copies et autographes, qui vont de 1932 à 1945. Elles parlent, dans leur presque totalité, de problèmes extérieurs survenant au monastère du Cerro, de différentes moniales ou des fondations. Une exception d'importance est la lettre que nous transcrivons ici, car la Mère y fait référence plus loin. La lettre est datée de juillet 1932. Le Père Torres y décrit à Mère Maravillas la situation dans laquelle elle se trouve et lui confirme que c'est bien le Seigneur qui agit en elle :

« Je vois très clairement votre situation, à ce que je crois, par la miséricorde de Dieu. Il en est plus ou moins ainsi : une très grande obscurité, au milieu de laquelle on voit en toute clarté sa propre misère, on pressent la grandeur du Seigneur, et l'âme, bien qu'avec une très vive douleur, se sent comme entraînée vers Dieu, à être avec Lui et à souffrir en une chose dont l'âme elle-même ne sait pas s'il s'agit d'oraison. D'un côté, il semble que la foi fait défaut et de l'autre, on voit que c'est l'unique vérité et il semble même qu'on est mis dans ce que le Seigneur a voulu nous enseigner et qu'on nous fait sentir que tout le reste est comme une ombre. L'âme ne comprend pas comment le Seigneur peut l'aimer et il lui semble qu'on lui ferme les portes qui mènent à cet amour et, aussi, qu'il n'y a que dans cet amour que l'on peut trouver le repos, et elle comprend que si elle pouvait s'abandonner là à Lui, elle trouverait son ciel dans cet amour. Elle voit qu'il existe un amour très pur et elle voudrait le posséder ; Comme elle ne croit pas le posséder, elle souffre très profondément. Elle comprend que si elle pouvait avoir une impulsion et s'abandonner à son Dieu,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Son talent, sa vertu, sa douceur en tout, avaient pour résultat qu'elle n'avait pratiquement pas à commander, il suffisait qu'elle indique, qu'elle demande quelque chose pour que ses moniales lui répondent immédiatement avec amour.

Comme preuve de ce que nous avançons ici, nous présentons le témoignage suivant, que m'écrivit une de ses filles, témoignage particulièrement précieux, étant donné les circonstances particulières qui marquèrent l'itinéraire de cette personne et les péripéties de sa vie religieuse ; dotée d'une très bonne formation intellectuelle, elle avait vécu seize ans auprès de Mère Maravillas. Voici ce qu'elle dit :

« Peut-il se trouver une personne comme ça, avec ses souffrances si intenses et si prolongées, qui n'en a jamais rien laissé transparaître au cours de sa longue vie ? De ses rencontres avec les personnes du monde, avec les moniales – toutes peuvent vous le dire –, avec des personnes de toutes classes, évêques, prêtres, religieux, il n'y a pas eu un seul moment où l'on ait vu quoi que ce soit de cela, mais une sérénité et un équilibre extraordinaires.

Les sœurs plus âgées, qui furent ses premières novices, font souvent mémoire de ces premières années au Cerro durant lesquelles notre Mère Maravillas passa par des circonstances très difficiles, car elle devint prieure tout de suite après sa profession solennelle, alors qu'il y avait des sœurs plus âgées, ce qui est toujours source de difficultés ; et ces sœurs âgées se rappellent avec quel tact elle fit face à cette situation, menant à bien sa charge avec l'énergie nécessaire, et en même temps, avec cette égalité de caractère et cette sérénité qui faisaient de cette vie “un véritable ciel”, ce sont leurs paroles...

Durant les années de noviciat à Mancera, presque deux ans, je m'en souviens comme d'une moniale exceptionnelle. Très intelligente, sans la moindre pédanterie, s'y entendant en tout, à l'exception des mauvaises choses du monde, qu'on voyait qu'elle n'avait jamais vécues, mais avec cette particularité qu'elle conseillait et résolvait des questions de ce genre, d'une façon particulièrement éclairée, avec plus de sûreté que si elle les avaient vécues. Elle parlait parfaitement français, avec un très bon accent ; vous connaissez son écriture, son orthographe, on peut y voir quelque chose de son caractère et du reste. Une énorme énergie de volonté, mais sans en donner l'impression, mais tout avec une telle douceur, avec un tel... équilibre, il n'y a pas de meilleure expression pour dire ce qu'elle était. Son jugement était toujours serein, je ne me la rappelle pas irritée ou énervée, elle n'était pas non plus une de ces personnes dont on dit qu'elles ont l'âme dans le corps, parce que tout leur est égal. Je ne l'ai jamais vu agir par impulsion ou par passion ; elle ne disait du mal de personne et si, par hasard, elle disait en confiance à quelque personne une chose qui lui semblait manquer à la charité, à la première occasion, elle nous demandait pardon, avec cette humilité qui lui était propre, pleine de naturel et de simplicité ; même chose quand elle disait quelque chose dont elle pensait ensuite qu'elle n'avait pas été assez assurée, car elle était très vraie. Mais je n'ai jamais rien vu en elle qui pouvait faire penser qu'elle était trop scrupuleuse, car elle avait au contraire une grande largesse de vue et je sais qu'elle ôtait en un mot toute préoccupation ou scrupule à certaines moniales qui n'osaient pas communier certains jours, et ce de telle manière qu'on n'en parlait plus.

Je ne la vis jamais triste ; préoccupée, oui, et même très préoccupée au moment des Fédérations et je l'entendis dire avec beaucoup de peine que cela pouvait détruire le Carmel de notre Mère Thérèse. Mais, me demanderait-on si elle était une personne triste ou gaie, je n'hésiterais pas à dire qu'elle était gaie, très gaie. Mais quelle gaieté que la sienne ! Oui, elle riait beaucoup aux plaisanteries des sœurs, mêmes de nos sottises, mais il n'y avait en elle ni excès ni tapage. C'était une gaieté d'ailleurs, qui était contagieuse, qui donnait envie d'être meilleure, qui faisait aimer Dieu, sans savoir pourquoi. Quand nous l'attendions au noviciat et qu'elle arrivait avec un livre de notre Mère Thérèse ou avec l'Instruction des Novices – qu'ensuite, souvent, elle n'ouvrait pas parce qu'elle répondait à nos problèmes –, il semblait que la lumière entraît avec elle.

Comme elle savait écouter et avec quel intérêt elle suivait tout ce qui se disait ! On remarquait qu'elle avait une grande intimité avec Dieu ; vous savez mieux que moi que cela se remarque, parce que, bien que la personne dise ce que tous disent, sa manière d'être a un goût de Dieu, différent de ceux qu'Il mène par d'autres chemins. Des années plus tard, ici à La Aldehuela, je me rappelle les fois, peu nombreuses certes, où elle me parlait mais il n'est pas possible de l'oublier. Je me rappelle une fois où elle me regardait, me regardait, pendant que je lui parlai de mes problèmes et me dit ensuite seulement ce qui avait pour elle tant d'attrait : « Que dois-tu faire d'autre sur la terre si ce n'est avoir une relation d'amour avec le Roi du Ciel ? » Je le lui avais entendu dire plusieurs fois mais la manière dont elle le fit, je ne l'oublierai jamais. D'autres fois, je lui écrivais de longs billets, lui racontant mes problèmes, non pas pour qu'elle me

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

suivit. Mais elle exista certainement et ils continuèrent leurs échanges car le Père – qui vivait à cette époque loin, à Séville – se rendait chaque fois que possible au Cerro et à Las Batuecas, pour donner les retraites. Il donna les dernières au carmel de Mancera peu avant sa mort et, providentiellement, Mère Maravillas put le rencontrer et lui faire ses adieux ; il mourut à Grenade, en 1946.³³

Le Père Florencio de l'Enfant-Jésus, o.c.d.

La rencontre à Madrid, pendant la guerre, avec le Père Florencio de l'Enfant-Jésus³⁴ fit qu'il devint pour Mère Maravillas chapelain et directeur spirituel à Madrid et à Las Batuecas pendant tout ce temps. La Mère vit, dans l'ensemble, plus tranquille et plus sereine. Les « nuits » surviennent fréquemment mais, en général, elle est en paix, même au milieu de ces nuits. Il semble qu'elle se soit habituée à ce genre de situation et connaisse mieux, quand elle s'y trouve, les réflexes de défense. Nous insisterons là-dessus plus loin. Le Père Florencio eut la sagesse de commander à Mère Maravillas de lui rendre compte de sa conscience par écrit. Il apporta plus de précisions et de nuances dans sa vie spirituelle et carmélitaine.³⁵ Il la rendit plus carmélite, bien qu'elle le fût déjà, et grandement. Il semble qu'il se soit comporté avec elle comme s'il avait été « prier » du couvent, en plus de directeur et confesseur. Il faut remarquer que les sœurs n'avaient pas de clôture à Las Batuecas et il était facile au Père d'intervenir dans de nombreux détails de la vie de la communauté. Et il intervenait. Cela fit sans aucun doute du bien à la Mère. Cela lui servit à s'exercer à l'obéissance dans les choses extérieures, pas seulement de l'âme, à elle qui, comme prieure, n'avait pas l'occasion de s'y exercer. Le Père Florencio meurt peu après son retour à Madrid en 1939. C'est alors qu'entre en scène le Père

Valentin de Saint-Joseph, *o.c.d.*

Le père Valentin de Saint-Joseph, o.c.d.

Il sera le confident et le conseiller de Mère Maravillas jusqu'à la mort de cette dernière.³⁶ Je ne dis pas « directeur » car il ne voulut pas l'être et le lui écrivit. Cela n'allait pas avec le style du Carmel. La Mère, résignée, y fait allusion dans une lettre de novembre 1939 :

*« Que le Seigneur vous le rende y compris votre “suave négation”... De toutes façons, si vous ne me fermez pas la porte, et Dieu vous le rende, quand le besoin s'en fera sentir ou que je vois que je reste la même, je vous écrirai en vous racontant tout ».*³⁷

Après la mort du P. Torres, elle a recours à lui pendant de nombreuses années, lui demandant conseil sur tout : les problèmes de son âme, toujours plus semblables et dans une ligne plus équilibrée que d'ordinaire : et toutes les affaires des fondations, qui se multiplient ces années-là. La majorité des lettres au Père traitent plus de ce dernier problème que de sa vie spirituelle. Cela tient au fait que la Mère avait la possibilité de parler personnellement avec le Père de sa vie intérieure. Cela nous a privés de pouvoir connaître les grâces ineffables accordées sans aucun doute par Dieu à son âme. N'apparaissent dans plusieurs de ses lettres que certains moments, douloureux et comme trempés dans une sueur de sang.

D'autre part, nous ne disposons pas, comme nous l'avons indiqué, des lettres du P. Torres et du P. Florencio à la Mère. Cela nous aurait fourni une image plus complète de sa vie intérieure, à partir de la vision qu'en avaient ceux qui ont dû examiner sa vie spirituelle. Mais nous pouvons, à travers les lettres de la Mère, connaître le verdict qu'ils établirent sur elle :

un jugement positif, une certitude que son esprit était de Dieu. Pour eux, en dépit de ses limitations et de ses angoisses, elle cherchait sincèrement Dieu, son amour, sa volonté... Dieu se forgeait ainsi un instrument pour l'œuvre et la mission qu'Il voulait réaliser à travers elle. Ils nous prouvent même l'admiration qu'ils ressentaient pour elle. Ces hommes remarquables par leurs vertus et leur savoir témoignent et se portent garants que la vie de Mère Maravillas fut une vie véritablement centrée sur Dieu et vécue pour Dieu.

1. L.26 au Père Alfonso Torres, *s.j.*, mars 1925.
2. L.47 au Père Alfonso Torres, *s.j.*, 15 juillet 1926.
3. L.54 au même, janvier 1927.
4. L.62 au même, 23 juin 1927.
5. L.66 au même, 6 juillet 1927.
6. L.73 au même, 14 septembre 1927.
7. L.77 au même, après le 8 septembre 1927.
8. L.105 au Père Alfonso Torres, *s.j.*, 9 février 1929.
9. L.118 au même, 6 avril 1929.
10. L.148 au même, 17 août 1929.
11. Cf L.151 au même, 20 août 1929 ; L.152, 22 août 1929.
12. L.167, au même, 11 septembre 1929.
13. L.196 au même, 21 mars 1930.
14. L.222 au même, après le 24 juin 1930.
15. Cf L.222 au même après le 24 juin 1930 ; L.241, septembre 1930.
16. Cf L.250 au même, 6 octobre 1930.
17. Cf L.286, au même, 25 février 1931.
18. L.510 au Père Valentin de Saint-Joseph, *o.c.d.*, novembre 1939.
19. L.264, au Père Alfonso Torres, *s.j.*, 12 novembre 1930.
20. Cf L.26, au même, mars 1925.
21. L.73 au même
22. Cf L.510 au Père Valentin de Saint-Joseph, *o.c.d.*
23. Il naquit à Codes (Guadalajara) le 3 juin 1860. Il fut ordonné le 20 décembre 1884. À la suite d'un concours, il fut élu chanoine lectoral

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ainsi toutes les nuits, de pratiquer la pénitence ; et tenter, quand je ressens du plaisir, d'y trouver une grande mortification. Je me levai ce jour-là comme si j'avais dormi dans des plumes, et cela, oui, je voulais vous le dire, Père, qu'à moi, qui ai tant de mal à cicatriser, les pénitences ne causent plus aucune blessure. En conséquence, je pensais qu'en plus de faire au cours des repas ce que je peux sans attirer l'attention comme jeter de l'eau etc, avoir de l'aloès dans la bouche à la place des herbes amères, que nous n'avons pas, je pourrais, quand je suis seule, faire des croix avec la langue sur le sol, etc.

Et tant qu'à aborder ce sujet, si vous me le permettez, Père, renouveler ce que j'ai fait avec l'IHS le Jeudi Saint. Si vous ne me répondez pas, je ne ferai rien, car je veux seulement obéir et, si le Seigneur veut vraiment quelque chose, il vous l'inspirera.

*Père, si vous vouliez intercéder auprès du Seigneur pour votre pauvre fille... ».*¹⁴

Et, à la fin d'une liste de pénitences, elle ajoute :

*« Père, rien de cela ne me fait du mal et j'ai de très grands désirs de dédommager le Seigneur pour tout ce en quoi je l'ai offensé et pour ce en quoi le monde l'offense, mais je veux seulement obéir. »*¹⁵

Le registre de ses pénitences est très étendu. Dans d'autres lettres que nous ne citons pas pour ne pas allonger, ¹⁶elle aborde aussi ce sujet. Concluons simplement que tout cela est encore plus impressionnant si nous prenons en compte le fait que Mère Maravillas ressentait une répugnance naturelle à la douleur, comme nous venons de le lire dans la lettre de la Semaine Sainte de 1930 :

« Je ressens le besoin de pénitence et je dois vous dire toutefois avec grande confusion que je fais la moindre chose avec grande répugnance »¹⁷

Ses péchés

Nous avons sous les yeux la confession qu'elle fait de ses péchés. Avec ses tentations. Avec ses impressions, parfois absurdes. Et elle proclame tout cela, à chaque fois, avec la plus grande sincérité.

Dieu est seul à pouvoir mesurer quelle fut sa vraie responsabilité. Pour elle-même, ce ne fut jamais clair même si elle qualifiait fréquemment ses fautes de « gravissimes ». En novembre 1925 – pendant la première retraite que le P. Torres prêcha à la communauté du Cerro – nous nous trouvons devant un long compte-rendu de conscience adressé au Père. Elle y fait référence en détails à ce qu'elle considérait comme « un tissu de tiédeurs, d'ingratitude et de faiblesses », depuis son enfance. Voici un extrait de la lettre :

« J'essaierai de vous exposer l'état de mon âme comme à Jésus-Christ lui-même, sans rien vous cacher de ce qui pourrait m'humilier, ni de ma façon d'être, des grâces de Dieu et de ce qu'Il me demande, pour qu'ainsi vous puissiez m'ouvrir les yeux, m'orienter et m'aider à la réforme entière et totale dont j'ai tant besoin. C'est pourquoi je vais tenter de vous rendre compte de tout.

Je dois être sainte ; le Seigneur m'a choisie dès le commencement, en dépit de ma misère, il m'entoura de moyens extérieurs et intérieurs, il parla à mon cœur dès le premier instant et même quand j'étais encore incapable de comprendre ce qu'était la vie religieuse, il me la fit désirer ; ainsi, ce n'est pas en moi que se fit le choix de cette

condition. Je savais que je serais, que je devais être religieuse, que je ne pouvais pas partager mon cœur, que Dieu me voulait toute entière pour Lui ; c'est là une connaissance intérieure, par un sentiment secret, sans que rien ni personne ne m'y incite.

Je fis avant l'âge de sept ans le vœu de chasteté sans bien savoir ce que cela signifiait, mais parce que je comprenais que c'était fait pour moi. Cette première période de ma vie, jusqu'à environ douze ans, est une période très douloureuse, car je répondis à ces bienfaits en perdant l'innocence, je crois avant même de la connaître ; j'offensai le Seigneur si gravement et par de si grands péchés, en cette période mon âme fut remplie de doutes, de craintes, de tentations dans lesquelles je tombais souvent, même la tentation du désespoir, car il me paraissait que tout était perdu, que j'étais irrécupérable, tout en ressentant toujours les appels divins, la forte attraction vers Dieu qui était toute ma vie et dont je me trouvais si éloignée.

Ensuite, avec la grâce de Dieu, je résistai, je crois, aux tentations qui se poursuivirent, très fortes, pendant quelques années, spécialement contre le sixième commandement, contre la foi, tentation de découragement.

Après que tout cela se fût un peu calmé, suivit une période également très triste à cause des louanges, qui m'humiliaient tant parce que je les savais tellement imméritées mais qui m'entouraient de toutes parts : je finis par y trouver du plaisir, non par y croire, car j'avais toujours devant les yeux ma très profonde misère, mais par faire croire aux gens tout cela de moi, et j'en arrivai à perdre, dans beaucoup de choses que je faisais, la pureté d'intention, en les faisant pour être estimée et louée. Cela m'humiliait énormément, car je voyais que je me complaisais à ce qui était si éloigné de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

n'est même pas l'ombre de la réalité ; j'ai quelque chose en moi que je ne sais ni ne peux dire...

On dit que je suis humble. Mon Dieu ! si l'humilité était de comprendre, pour un voleur, qu'il est un voleur parce qu'il voit et sait qu'il vole... Le Seigneur, dans sa miséricorde, me fait voir que je suis la plus misérable des créatures ; je comprends que je mérite le mépris de tous, mais cela n'empêche pas que j'ai, comme je l'ai toujours eu, l'amour propre le plus raffiné qui soit. Père, après avoir eu le malheur d'être telle pour mon Dieu, quel soulagement de pouvoir vous le dire. Une consolation que vous me méprisiez...

*Je ne suis pas découragée aujourd'hui, en dépit de ce tableau si noir mais si vrai. Le Seigneur peut me convertir ».*²⁸

Et la lettre du 15 mai 1964, assez semblable à celle que nous venons de transcrire, commence ainsi :

*« Je demande à la Très Sainte Vierge de m'aider à voir les choses en vérité en sa présence, pour m'en accuser et, purifiée et lavée par sa miséricorde, commencer, dans le peu de temps qui me reste à vivre, une vie nouvelle en Lui, avec Lui et par Lui... ».*²⁹

A propos des deux autres périodes de sa vie, c'est encore plus simple. Les notes des Pères Florencio et Valentin disent tout. Les sentiments de vanité devant les éloges qu'elle reçoit disparaissent pour toujours, au choc de la phrase mystérieuse qui la marqua pour toute sa vie. Elle le raconte au Père Torres en novembre 1925 et le 6 décembre 1930³⁰ ; au Père Florencio, le 6 février 1938³¹ ; et au Père Valentin dans la lettre citée plus haut, datant du début de sa direction.

La troisième période correspond aux terribles douleurs de ses années de prieure et de fondatrice, dont nous parlerons maintenant au fur et à mesure.

Le Seigneur ne dispensa pas la Mère de souffrir des tentations grandes et pénibles. Elles représentèrent certainement une grande partie de sa purification et contribuèrent à sa sanctification. Nous ne citons pas maintenant les textes révélateurs de ces tentations parce qu'elles font partie du répertoire de preuves que nous verrons bientôt. Elle les endura contre la foi, de désespoir, contre la chasteté – elle les endure parfois en gravant sur elle-même l'anagramme du Christ – et un long etcetera... Tout cela dut être extrêmement douloureux pour elle. On peut en dire autant des terribles sentiments qui la tourmentèrent, sentiments parfois contre Dieu, qui la laissaient entièrement défaite, parce que sa volonté était amoureusement aimantée vers Lui, en dépit de tous les soucis. Mais voyons dans son ensemble toute la passion d'amour et de douleur de son âme ardente.

-
1. Elle voulait offrir cette souffrance à Dieu.
 2. L.165, au Père Alfonso Torres, *s.j.*
 3. L.415, au Père Alfonso Torres, *s.j.*, 15 janvier 1934.
 4. L.484 bis, au Père Florencio de l'Enfant-Jésus, *o.c.d.*, 23 septembre 1938.
 5. L.268, au Père Alfonso Torres, *s.j.*, date probable : 1^{er} décembre 1930.
 6. Cf. L.202 au Père Alfonso Torres, *s.j.*, Semaine sainte de 1930 ; L.263 du 8 novembre 1930 ; L.377 du 26 mai 1932 ; L.378 au Père Alfonso Torres, *s.j.*
 7. L.265, au Père Alfonso Torres, *s.j.*
 8. L.15, au même, 26 janvier 1925.
 9. L.34, au Père Alfonso Torres, *s.j.*, Pâques 1926.
 10. L.71, au même, 30 juillet 1927.
 11. L.201, au même, Semaine Sainte de 1930.
 12. À cette époque, la Mère commence à dormir tous les jours assise sur le sol. Elle pratiquera cette pénitence si héroïque sans interruption – pas même

pendant ses maladies – jusqu’aux dernières années de sa vie.

13. L.251, au Père Alfonso Torres, *s.j.*, 13 octobre 1930.
14. L.465 bis, au Père Florencio de l’Enfant-Jésus, *o.c.d.*, 23 mars 1938.
15. L.460 bis, au même, 25 février 1938.
16. Cf. Lettres au Père Alfonso Torres, *s.j.* : L.55, 27 février 1927, dimanche de carnaval. L.62, 23 juin 1927, octave du Corpus Christi. L.73, 14 septembre 1927. L.105, 9 février 1929. L.129, 24 mai 1929. L.198, 1^{er} avril 1930. L.263, 8 novembre 1930. L.377 et L.378, 26 mai 1932. Lettres au Père Florencio de l’Enfant-Jésus, *o.c.d.* : L.468, 11 avril 1938. L.469, 30 avril 1938. L.472 bis, 30 juin 1938. L.478 bis, 14 septembre 1938. L.511, au Père Valentin de Saint-Joseph, *o.c.d.*, 1^{er} décembre 1939.
17. L.201, au Père Alfonso Torres, *s.j.*
18. L.28, au Père Alfonso Torres, *s.j.*, novembre 1925.
19. Cf. L.508, au Père Valentin de Saint-Joseph, *o.c.d.*
20. L.60, au Père Alfonso Torres, *s.j.*
21. Il s’agit du Père Alejandro Martinez, jésuite. Tous les ans, Maravillas se confessait à lui pendant les trois mois d’été à San Sebastian.
22. L.105, au même.
23. L.206, au même.
24. Il s’agit du Père Martinez. Voir la note 20 de ce chapitre.
25. L.462 bis. Ces lignes contrastent avec le paragraphe suivant de cette lettre, dans laquelle la Mère le consulte sur les visions intellectuelles et les locutions qu’elle croit avoir eues, et elle signale que l’amour de Dieu l’a prévenue dès l’enfance et a grandi avec elle, selon l’expression de Petite Thérèse.
26. Cf. *Mis recuerdos de la Madre Maravillas*, Editorial Edibesa, Madrid, 2006, p. 146.
27. L.508 au Père Valentin de Saint-Joseph, *o.c.d.*, novembre 1939.
28. L.711, au Père Valentin de Saint-Joseph, *o.c.d.*
29. L.727, au même.
30. Cf. L.28 et L.271, au Père Alfonso Torres, *s.j.*
31. L.458.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

part qu'Il a daigné me donner, de façon si lâche, si pauvre, n'aura pas pour conséquence qu'Il cesse de me donner par la suite tout ce qu'Il voudra, car, bien que, si pauvre en réalité pour toute chose, même pour souffrir, bien que dans cet état de pauvreté, je voudrais souffrir le plus possible pour son amour, s'Il me soutient.

Ah, Père, je voudrais tant L'aimer ! Car c'est Lui seul qui est ma vie ! ... Que m'importeraient toute cette amertume, ce dégoût et cette angoisse que je sens au plus profond de mon âme si je pouvais par là plaire à Dieu ? C'est terrible de me voir si loin, comme rejetée par Lui, sentant et voyant en moi tant et tant de misères qui paraissent des obstacles insurmontables... Je ne sais mais cela me fait l'effet que rien de moi ne pourrait parvenir jusqu'à Lui, pas même l'oraison... Père, je ne sais si mon oraison arrive au ciel, mais le désir de voir les âmes aller vers Dieu m'embrase ».¹⁷

« Depuis ma dernière lettre, cette souffrance intérieure si intense est revenue, avec de grands désirs de Dieu et un immense besoin de L'aimer. Un jour, au moment de la communion – qui parvenait à me redonner courage –, bien que toujours dans la sécheresse, en pensant que, bien que je ne le ressentis pas, – j'avais la certitude de foi qu'Il était alors en moi – il y eut un moment où je ne sais comment cela se passa – mon entendement s'illumina de sorte que je vis de manière très distincte que le Seigneur était là et, sans que je m'en rende compte, trois désirs prirent forme dans mon cœur, comme une espèce de supplication : qu'Il m'embrase dans son amour, qu'Il règne dans le monde et qu'Il vous embrase ! Que j'ai honte de vous dire toutes ces sottises ! Cela cessa immédiatement et depuis lors, quand je Le reçois dans la sainte Communion, je ne sais où est la foi, ni où est l'amour...

Si vous pouviez voir, Père, à quel point me fait souffrir la pensée que ces désirs d'aimer Dieu doivent être pure illusion, étant donné qu'ils ne se traduisent pas en œuvres, et que je ne fais rien pour Lui ! La vérité est que, même si je donnais ma vie, cela ne me suffirait pas et me paraîtrait n'être rien pour Dieu, mais c'est un tourment de voir comment Il a livré son honneur et sa réputation et que moi, je tente de conserver la mienne ; comment son corps a été lacéré par les coups et que mes pénitences et mes disciplines sont si lâches et si nulles... ce moment de la Passion du Seigneur m'a toujours beaucoup impressionnée et moi, misérable, je voudrais tant réparer ce cumul d'horribles péchés qui se commettent dans le monde et auxquels j'ai aussi participé, et ceux qu'on dit avoir été la cause plus spéciale de ce tourment de mon Jésus... Je vous assure, Père, que c'est horrible de ne pas vivre en vérité et devant Lui ! »¹⁸

Tout au long de l'année 1928 se poursuivent ces sentiments d'amer désarroi et ces désirs d'aimer et de ne pas le pouvoir. Le cri de son âme est incessant :

« Je me trouve tous ces jours-ci dans une angoisse et une agonie inexplicables. Ah, Père, si cela était la myrrhe de Jésus, je crois bien que je la cultiverais et l'accepterais avec amour, je voudrais la serrer contre ma poitrine toute ma vie ! Rien ne m'importe si ce n'est d'être agréable au Seigneur ! Mais voilà ce qui est terriblement douloureux, que j'ai beau le vouloir, je ne peux le croire ; que je me vois loin de Dieu, très justement rejetée par Lui, mais d'une manière qui ne laisse pas d'espoir, parce que je ne peux me débarrasser de cela, que je n'identifie pas bien mais qui me sépare de Dieu. Tout en moi est mensonge et, pour cette raison, je voudrais ne vous parler de rien, pour ne pas tromper davantage. »¹⁹

« Hier, bien que me trouvant en paix après votre venue, après ce que vous m'avez dit, j'avais plus de sérénité, de confiance et de courage, mais en sortant le soir du chœur, après le dernier instant d'oraison, surgit brusquement une très grande tempête, un dégoût, une amertume, une impression que tout en moi est mensonge, que je me trompais moi-même et que j'étais sur le point de perdre complètement cette œuvre de Dieu, que je devais m'efforcer de tout laisser immédiatement car, me trouvant si éloignée de Lui, ne Le cherchant même pas, n'étant que misère et maux, mais à un degré si spécial, sans même désirer me convertir, je devais forcément faire du tort à ces âmes.

En outre, des doutes contre la foi, une sorte de désir de tout ce qui flatte les sens et l'amour propre. Il m'en coûta énormément de faire les petites pénitences que je devais faire ; pour un peu, j'aurais tout abandonné ; même éplucher les pommes de terre (puisque vous m'avez conseillé d'y consacrer un petit moment la nuit)²⁰ me révoltait, pensant qu'il était dommage de consacrer mon temps à cela, ayant tant à faire.

... Aujourd'hui j'ai reçu la Sainte Communion, uniquement en me rappelant ce que vous m'avez dit. Je veux vous croire, en dépit de ce que je sens en moi et qui maintenant me paraît choses de l'enfer... Enfin, priez le Seigneur, Père, par charité, pour qu'Il ne permette pas que s'éloigne de lui les âmes, que je L'aime en dépit de moi-même ; que, bien que je ne Le sente ni ne Le voie, Il puisse, Lui, voir dans ce pauvre et misérable cœur un amour dévorant et immense ».²¹

« Je ne sais dans quel état je me trouve ; au milieu de cette atmosphère si belle de la Semaine Sainte au Carmel, indifférente, sèche pour Dieu, avec une amertume, un dégoût, sans rien pouvoir faire d'autre que souffrir... Ce qui se passe

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le 22 août 1929, nous trouvons ces lignes consolantes, pendant sa retraite :

« Je commençai alors, sans me donner du temps pour rien, à ressentir une consolation si intense, comme je ne l'ai jamais ressentie auparavant ; ce ne furent pas des paroles se formant dans mon âme, comme à midi, mais une façon de comprendre des choses qui me donnaient grande jouissance. Après un moment où je ne pus rien, ni ne sus comment j'en vins là, je me retrouvai à la prière du jardin [des Oliviers], je dis au Seigneur, sans paroles, que je désirais l'accompagner cette nuit et souffrir là avec Lui ; mais je compris alors qu'il ne le voulait pas, qu'Il m'avait mérité, avec ses souffrances, cette jouissance, et je sentis ou compris, je n'en sais rien, la force de son amour pour mon âme, d'une certaine manière, avec une très grande tendresse et comme tout était accordé par pure miséricorde, cette miséricorde avec laquelle Il m'avait regardée depuis le commencement. Je sentais que cette miséricorde envahissait tout, me dominait, triomphait de moi.

Je vais dire des sottises, Père, mais peu m'importe ; vous les verrez mais j'ai compris aussi que le Seigneur me donnait cela pour me mener à Lui, pour que je ne vous cache rien, que je vous obéisse et que je vous fasse confiance en tout. J'ai compris que ce n'était que de cette manière, et pas d'une autre, que je pouvais avoir la certitude de plaire au Seigneur car aux choses qui sont siennes se mêleraient d'autres qui ne le sont pas. Il me sembla aussi qu'en dépit de ce dont je faisais l'expérience, ce que vous m'avez donné à choisir était vrai et qu'Il acceptait et approuvait ce que vous m'avez dit.

Avoir l'impression que vous me faisiez voir que ma vie n'était pas dans le mensonge, comme je le pense parfois, me

*causait une grande joie ; que ce n'était pas cela, mais qu'Il m'envoyait tout cela avec un dessein très miséricordieux, pour ôter toutes les immondices qui se trouvaient en moi ; parce que tout cela ne m'empêchait pas de voir ma complète pauvreté, que j'étais déficiente en tout, que je devais être très fidèle, que jusqu'à présent je n'avais pas manifesté de fidélité mais de la faiblesse, que si j'étais fidèle et m'abandonnais, Il ferait le reste, mais que cela, Il l'exigeait de moi. J'eus aussi l'impression que je devais sauver les âmes, mais ce que je dis est si différent de ce qui se passa, que je souhaite en rester là. Il m'est resté de tout cela une telle certitude que, au cas où vous ne me l'auriez pas déjà dit, je ne peux croire que cela n'ait été que de l'imagination ».*¹⁴

Et ensuite :

*« Au cours de la dernière méditation s'alluma de nouveau un très fort désir de me consacrer tout entière pour le salut des âmes ; cela consiste à voir que le Seigneur le désire et que c'est comme une obligation très sacrée... ».*¹⁵

Et à la fin de la retraite :

« Au cours de la méditation de l'apparition à Marie Madeleine, j'ai ressenti beaucoup de recueillement et d'amour, beaucoup de plaisir ; cela augmenta à la communion en pensant qu'en réalité je le possédais, mais je ne pus m'empêcher de prier le Seigneur de ne pas avoir pas tant de jouissance. Je fus toute la journée dans cet état (car je ne sortis de retraite qu'au soir). Quand je le demandais au Seigneur, cela cessait puis recommençait, et je me mis alors à divaguer et, je ne sais, je lui dis mille sottises... Ce qui m'arrivait, Père, est que, tout le passé étant mis de côté, je

voyais que le Seigneur, après avoir fait tant de divines folies d'amour, avait prévu de nous donner l'éternelle possession de Lui-même et, dans cette possession, une jouissance éternelle, ne nous laissant que cette vie pour lui prouver notre amour, et maintenant voilà qu'Il voulait m'ôter ma contribution, celle de pouvoir souffrir ici pour Lui. Il me semblait qu'Il avait fait beaucoup plus que le nécessaire et moi, dans ma petitesse, je voulais m'efforcer d'égaliser son amour en l'obligeant, pour ainsi dire, à me concéder plus que ce qu'Il avait prévu des trésors de sa croix et de ses humiliations. Quelle honte, Père, d'avoir à vous dire toutes ces choses, à vous qui savez comme je suis vaillante pour souffrir !

Vous savez en outre que je suis sotte ; si la simplicité m'oblige à vous dire beaucoup de choses, il est possible qu'elle me déclare plus encore « inapte aux sacrements »... Bien, Père, puis-je demander tout cela pour de bon au Seigneur, comptant sur Son soutien ? Je pense parfois qu'il vaut mieux qu'Il fasse comme Il voudra, mais je pense aussi que si je ne le lui demande pas, Il ne va pas savoir que je le désire ».16

À la fin du mois, elle a cependant des angoisses au sujet des événements antérieurs :

« Mes doutes sont revenus, sur tout. Tout ce dont j'ai fait l'expérience, vu ou pensé pendant la retraite et au cours des jours passés, me paraît faux ; j'ai l'impression d'avoir perdu le Seigneur pour toujours. Il ne reste que cette impulsion vers Lui, forte et douloureuse, qui, comme tout, me paraît tomber dans un vide immense... L'amertume, l'oppression du cœur est telle qu'elle me paraît encore plus forte que les autres fois. Je veux me cramponner au fait de croire à tout ce que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

En outre, une très grande confiance en sa miséricorde pour l'avenir et pour le passé, même si cette souffrance d'avoir tant offensé le Seigneur ne cesse pas. Quelle consolation, Père, de devoir vivre dans ce monde de foi et de devoir mourir dans les bras de la foi. Si ce n'était pas une folie, j'aurais plaisir à être comme je suis, si misérable, et à devoir tout espérer de Lui. Bon, cela, on le peut, n'est-ce pas, Père ? »⁶

« Hier soir, j'ai eu une grande crainte, je ne sais de quoi, une sorte d'évidence que j'étais complètement éloignée de Dieu, que je me trompais et que je trompais... J'essayais de ne pas le croire, et plutôt de ne suivre que votre jugement. Je fus ainsi à l'oraison de la nuit et, en arrivant au chœur, la paix m'envahit. Je sentais le Seigneur, je ne sais dire comment. Je voyais comment Lui m'avait aimée et cherchée depuis le commencement et comment, moi, j'avais répondu ; je voyais combien je serai toujours pauvre et néant, mais que je devais lui remettre toutes mes misères. Je ressentis ensuite une grande douleur à cause des âmes qui se perdent, des désirs de martyre, de souffrir et d'aimer. À l'oraison du matin, la paix était toujours là, mais avec ce recueillement douloureux, ne portant sur rien, que vous connaissez.

Après l'oraison et les Heures, en me levant pour aller communier, d'un coup tout s'illumina entièrement dans mon âme ; sans rien voir, sans rien comprendre de précis, la foi s'embrasa. Je sentais quelque chose de la grandeur de Dieu et de ma propre bassesse de telle sorte que je ne sais comment je communiai, presque sans savoir ce que je faisais. Sans rien faire, je sentais que quelque chose se passait dans mon âme ; le Seigneur me disait sans me dire – me faisant sentir ma misère, que je ne lui manifestais rien en retour – qu'en dépit de cela j'étais à Lui, à Lui dans toute la mesure

où, de son côté, il est possible de l'être : Il m'a rachetée par son sang, Il m'a unie à Lui par le lien sacré des vœux solennels ; Il voulait que je me livre entièrement à son amour, aveugle, fou, que sais-je, parce que c'était me laisser voir ma misère... ; que je ne désire rien, que je ne recherche rien, que je me livre corps et âme pour qu'Il fasse de moi ce qu'Il voudra et que je laisse les choses passer sans me laisser entamer par ce qui pourrait m'arriver extérieurement et intérieurement. Je vis que, jusqu'à présent, je n'avais pas bien fait une seule chose – cela dit sans exagération – mais je jette tout dans le feu de son amour. La seule chose que j'ai à faire est de le laisser agir en moi, pour moi et pour les autres.

Le Seigneur fait bien de se cacher, s'Il veut que nous vivions dans ce monde... Sinon on ne pourrait tenir... ! »⁷

Puis survient une douleur forte et soudaine :

« Je ne sais pourquoi je vous écris. Peut-être pour me confesser, même si je ne suis pas disposée à le faire, ou parce que je ne sais que faire. Tout, tout ce que je vous ai dit est pur mensonge. Je ne désire pas Dieu ni ne L'aime ; si je pouvais, j'arracherais de mon cœur jusqu'à son souvenir. Je n'ai que désespérance, haine pour tout ce qui est bon, je ne sais... Et, dans cet état, je vais communier demain. Je ne sais pourquoi je vous écris. Vous en avez assez, à juste titre et je n'ai besoin de rien ni ne veux rien.

Je ne veux pas tromper encore une fois. On pourra croire que je souffre, mais non, tout m'est égal.

Je ne devais pas envoyer cette lettre... Pardonnez-moi, Père, et que le Seigneur me pardonne ».⁸

Pour réagir ensuite :

« Si vous voyiez, Père, de quelle façon le Seigneur me fait voir ma vilénie et sa miséricorde... Je ne voudrais faire que ce qui lui plaît, capter avec tout l'amour de ce misérable cœur sa très sainte volonté, en m'oubliant moi-même, et Le dédommager pour la façon dont je l'ai extrêmement offensé... Je sens un besoin de L'aimer, de m'abandonner et de laisser parvenir jusqu'à ce cœur de terre les amertumes que le Seigneur voudra et permettra... »⁹

Pendant la semaine sainte de cette année 1930, nous constatons des mouvements violents. D'une part :

« À la communion, il m'arrive souvent, au moment de la recevoir, que s'embrase ou plutôt que se réveille la foi d'une manière telle qu'il me semble que je n'ai pas besoin d'elle pour voir et savoir que le Seigneur entre là ; mais, je ne sais comment, tout en L'aimant, le cœur reste dans cet état. Parfois, Père, vient me tourmenter l'idée que je n'ai pas d'amour, que tous ces désirs et angoisses ne sont que des imaginations... »¹⁰

Et de l'autre :

« Au milieu de cette solitude, de ce vide, de ce je ne sais quoi qui tourmente ainsi et se décompose en désirs de Dieu, qui ne sont pas des désirs, mais néant de néant...

... Père, que Dieu vous le rende ! Je ne peux vous dire le bien que vous me faites ; je continue à souffrir de la même façon mais je reçois courage, force et paix. Je voudrais vous parler, comme vous me le dites, en toute simplicité... J'espère y parvenir, parce que, pour moi, c'est le Seigneur, mais il y a des jours où j'ai tant de choses en moi que je ne peux faire sortir, pas même pour vous le dire... C'est une si grande souffrance, Père, et si intime, et si inaccessible à tout

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

j'en suis sûre uniquement parce que je crois tout ce que vous m'avez dit.

Le jour suivant, j'eus cette autre espèce d'amertume d'avant et un découragement, plutôt un dégoût (parce que, bien que je sentisse ce découragement, je ne parvins pas à me décourager), mais tout me fatiguait et je trouvais très long le temps de l'oraison, et je l'employai uniquement à accepter, à tout offrir au Seigneur et à avoir honte de moi-même, mais tout cela en me contraignant et dans une grande sécheresse. Puis, en entrant dans une pièce pour chercher quelque chose, sans penser au Seigneur, – c'est-à-dire dans un parfait oubli du Seigneur au fond de mon âme, je crois pourtant qu'il y a des années que je ne L'oublie pas, parce que, quoi qu'il m'arrive, il y a toujours quelque chose en moi qui tend vers Lui pour désirer L'aimer, pour noter son absence ou pour les choses si tristes que vous savez que je ressens parfois contre Lui ; en fait je veux dire ceci ici : j'étais sans un souvenir plus particulier que celui qui est habituel à mon âme –, et, sans plus, sans aucune pensée particulière, je me sentis alors pénétrée de tous côtés jusqu'au plus profond par une très grande paix. Ce n'était que paix, une paix très suave, et je m'agenouillai là et demeurai ainsi un bon moment. Tout ce que je fis fut de dire une fois : "Mon Dieu".

À l'oraison du soir, j'eus un si grand désir de ne pas passer ma vie comme je la passe, mais de pouvoir souffrir pour le Seigneur, de m'offrir en sacrifice pour sa gloire, que je le lui demandai avec trop de témérité sans doute... Mais en moi, Père, toutes les grâces du Seigneur se perdent, tombent dans un abîme ! Je remarquai la nuit quelque chose de très mauvais dans mon âme qui n'arrêtait pas de se manifester, qui était bien là et je suis aujourd'hui dans un état impossible, ressentant de la répugnance pour tout bien,

avec un dégoût de tout et quelque chose dont je ne sais s'il s'agit de davantage que de l'indifférence envers le Seigneur..., je crois que oui... et des pensées terribles contre la foi... je ressens en outre comme une désespérance très forte et qui, semble-t-il, va en augmentant... je ne veux, Père, rien de tout cela et je supplie la Très Sainte Vierge de venir à mon aide... Il me semble que tout est mensonge et tromperie et que le moins que je puisse faire est de me taire ».³⁴

Et bien qu'il semble que tout lui soit arraché du cœur, elle tente à nouveau de balbutier quelque chose de ses expériences par lesquelles Dieu la transforme :

« Je ne sais dire ce que le Seigneur continue à me mettre dans l'âme, c'est quelque chose de trop ténu pour l'exprimer, parce que ce n'est ni ceci ni cela, et pourtant c'est quelque chose qui, causant une douleur très vive et très intérieure, est comme la vie de l'âme. Aujourd'hui cette douleur et ce vide m'oppressaient beaucoup depuis mon réveil, tout me manquait... Me trouvant ensuite au chœur, cette gravure de la Très Sainte Trinité que j'avais dans mon bréviaire m'impressionna. Il me sembla comprendre sans comprendre certaines choses et combien il était nécessaire de s'abandonner ainsi complètement entre les mains de Dieu et de se laisser crucifier, mais que ce chemin était très doux après que le Seigneur l'eût parcouru parce que j'étais sur sa croix même et avec Lui ! Je ne dis là rien de ce que cela a été, mais je ne réussis pas à en dire davantage ; seulement que je restai avec de grands désirs de souffrir en vérité et de m'abandonner complètement, avec une grande paix. Mais peu de temps après, je sentis de nouveau le vide d'auparavant.

Hier, j'eus particulièrement devant les yeux la vérité de ma

pauvreté et de ma misère ; c'est-à-dire j'ai coutume de l'avoir dans le cœur, mais cette fois, le souvenir de ce qu'a été ma vie, avant et maintenant, vous le savez, – et même de la si grande infidélité dont j'ai fait preuve pendant la retraite, suffisaient à me tenir dans l'humiliation pour le reste de ma vie – tout cela m'apparaissait différemment : tout était en quelque sorte tellement enveloppé dans l'infinie miséricorde du Seigneur que, bien que continuât la souffrance qui en résultait, il y avait comme une certaine jouissance de voir que brillait ainsi dans ma bassesse son immense bonté. Je ne sais, c'est peut-être une absurdité. C'est que je vois toujours un peu plus ma complète pauvreté dans tous les domaines et d'une certaine manière, j'en tire de la jouissance parce qu'ainsi je ne peux que tout espérer du Seigneur.

*Ce sentiment que j'eus à quatorze ans lorsque, en raison de mon si grand amour propre, je souffrais tant de me voir si sotté, ce “si tu as la capacité de m'aimer, que t'importe tout le reste ? ”, je n'ai jamais pu l'oublier. Je dis tout cela et pourtant, je continue à penser que je me trompe moi-même complètement, que je suis dans un rêve et que je ne devais rien vous dire de tout cela, étant donné que tout en moi est mensonge... Cela survient d'habitude avec une grande amertume et un grand dégoût de tout ».*³⁵

Mais elle ressent de nouveau ces angoisses et nous déclare sa fidélité radicale et son désir :

« Je ne peux rien vous dire encore de cette matinée sinon seulement ceci : à l'oraison du soir, je commençai à ressentir avec beaucoup d'amertume quelque chose de très mauvais en moi. Cela augmenta progressivement avec tous les mauvais sentiments des fois précédentes, contre le Seigneur et contre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

41. L.266, au même, 23 novembre 1930.
42. L.269, au même, 3 décembre 1930.
43. Cf. L.271, au même, 6 décembre 1930.
44. L.272, au Père Alfonso Torres, *s.j.*, 7 décembre 1930.
45. L.273, au Père Alfonso Torres, *s.j.*, 1930.
46. L.275, au même, 20 décembre 1930.
47. L.279, au Père Alfonso Torres, *s.j.*, 1930.

VII DAVANTAGE DE SÉRÉNITÉ

DANS L'ENSEMBLE, son âme devient plus sereine au cours des années qui suivent : 1931, 1932, etc... Mais de temps en temps surgit la tempête, déchirante. Ce fut son chemin, la manière dont Dieu procéda avec elle, ce fut son charisme, pour ainsi dire. Une vie de contrastes, unifiés toutefois par un amour miséricordieux de Dieu et par l'amour radical qu'elle manifesta.

Bien que cette citation du 4 février 1931 soit longue, elle est intéressante à retranscrire, car elle est très significative :

« Depuis cet abîme dans lequel je me trouve, où tout est obscurité et où il n'y a que des pensées de tristesse et de tourment, je veux vous prier, Père, de demander au Seigneur, en dépit de ce que je suis, que son très précieux sang ne soit pas perdu avec moi... En écrivant ce nom – le Seigneur – j'ai senti de nouveau tout mon être tressaillir... À vous, je peux tout dire. J'aimerais tant l'aimer. Mon misérable cœur s'élançe avec tant d'élan vers Lui, en qui, sans voir, on sent que sont renfermés tous les biens, tous les trésors de miséricorde et d'amour... je n'essaye pas de vous exprimer tout ce dont je fais l'expérience, c'est horrible : il semble qu'il n'y a plus d'espérance ni de remède, que l'on a perdu le Seigneur pour toujours et que l'on ne vit que de mensonge et de péché. Tout cela, et bien plus, est ce que je ressens comme une évidence et seule la lettre bénie que le Seigneur vous a inspiré de m'écrire me soutient au milieu de tout cela ; je tente aveuglément de faire ce que vous m'y dites et aussi de tout croire aveuglément, même quand il me semble

voir que c'est tout le contraire.

Je ne demande pas au Seigneur qu'Il m'éclaire, moi ; je lui demande seulement qu'Il ne permette pas que je m'écarte de l'obéissance, et je ne crains que de m'en écarter parce, bien que je désire y adhérer de toute ma volonté dans mes actes, mes pensées, mes jugements, je ne peux empêcher de me sentir envahies par ces sentiments. À l'instant même, vous écrire me servait de consolation et d'apaisement et il me semble maintenant que rien de ce que je vous ai dit n'est vrai, qu'il vaudrait beaucoup mieux que je laisse tomber et que je m'enferme en moi-même pour éviter de nouvelles offenses...

Vos trois recommandations me sont si nécessaires, parce que j'ai des tentations contre les trois. Hier, par exemple, où je ne pus aller au début de la récréation, en m'approchant pour entrer et en entendant les sœurs rire de si bon cœur, avec la gaieté de la bonne conscience, j'avais envie de m'enfuir le plus loin possible ; mais en me rappelant la fidélité, je demandai au Seigneur de me donner des forces, que je n'avais pas, pour entrer et faire comme toutes les autres.

La pénitence, les jours passés, était pour moi un repos – je ne sais si c'en était une car je ne la sentais presque pas –, j'ai maintenant envie de tout abandonner, parce que si je ne suis pas, ce faisant, agréable au Seigneur, si je ne le fais pour Son amour, pourquoi désirerais-je la supporter ? Et il en va de même pour tout. Pour ce qui est de la charité, de même ; un désir de ne m'occuper de personne... Quant à la mansuétude, pareillement, je ne sais, mais je crois que c'est là où j'ai le moins à lutter, je me trouve comme sans forces pour les rébellions que j'avais avant et avec une sorte d'inclination à accepter placidement tout ce que le Seigneur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vis complètement libérée de ces faussetés stupides. Et avec plus de gratitude et de confusion, je vis ma misère si étendue et combien était mauvais le terrain de mon cœur que si le Seigneur, dans sa miséricorde ne me faisait pas voir mon néant et ma misère, je ne pourrais à l'évidence même pas la voir. »¹⁶

Quelque temps après¹⁷ se déchaîna une autre rafale. Mais l'obéissance, comme toujours, la sauve. L'expression « me voir comme rejetée par Dieu, sentant que je l'avais perdu irrémédiablement et pour toujours... »¹⁸ devient ensuite une sorte de formule stéréotypée, mais, en même temps, empreinte d'un amour intense.

« Certaines fois, c'est comme un amour du Seigneur si profond, si obscur mais si fort, bien qu'il ne semble pas sensible (je ne sais m'expliquer), qui me fait souffrir à cause des circonstances actuelles, des âmes qui se perdent et surtout des offenses faites à Dieu dans notre Espagne, d'une manière très différente de la souffrance que je ressens habituellement pour ces raisons. C'est comme sans y penser et il semble que, si le Seigneur ne me soutenait, il serait impossible de le supporter, parce que, d'un autre côté, se grave en même temps dans l'âme une sorte d'obscur souvenir de sa grandeur, de son amour infini, de son amabilité... Ma propre misère, dont je me souviens après un moment, finit par tout augmenter, parce que, qu'y puis-je, moi ? Absolument rien, je reste là comme un petit chien qui accompagne le Seigneur... Puis, d'autres fois, cela se voit sur mon visage, il me paraît si horrible de s'occuper de soi-même dans ces moments, quand seule a de l'importance la gloire de Dieu ; je le proclamerais avec des cris à tout le monde et je ne laisserais pas vivre mes sœurs ».¹⁹

« Je ne sais si ce sera vrai ou pas, mais cette souffrance obscure oppresse tellement qu'il me semble n'en avoir encore jamais fait l'expérience ainsi, avec une telle intensité. Je vois que je ne vais rien pouvoir dire que je n'ai déjà dit les autres fois, bien que je sente, en moi, la différence. Je ne sais où se situe cette souffrance : comme très à l'intérieur, très en profondeur, très loin. C'est-à-dire que je peux généralement dissimuler à l'extérieur avec plus de facilité que d'autres fois, je peux faire en même temps les choses extérieures, mais comme si tout cela était une autre personne, comme si ce que je faisais ne me concernait pas, étant toute occupée à souffrir de cette façon intense et obscure. C'est ce qui m'arrive avec l'amour du Seigneur, il est tellement en profondeur, sans forme et si douloureux. Non que je veuille cesser de souffrir maintenant, si je le faisais, si je pouvais y trouver consolation, je la trouverais ; mais si je pouvais être, en dépit de mon néant, agréable au Seigneur, que pourrait-il y avoir de mieux que, avec son soutien, souffrir le plus possible dans mon corps et mon âme et lui donner ainsi ma vie en dépit de ma misère ? Je ne peux m'empêcher de continuer à le désirer, attendu que, ce que je pourrais lui donner, je ne le lui donne pas. Cette misère et cette incapacité pour tout bien font très mal... je vois le Seigneur si horriblement offensé et je ne puis rien...

L'oraison, la pénitence, cette façon d'être en silence avec le Seigneur, tout se trouve souillé par ma bassesse, une froideur et une sécheresse immenses. De nombreuses fois – ce matin même encore, et c'est maintenant quelque chose d'horrible –, il me semble que je ne suis pas dans sa grâce mais, d'une certaine façon, unie à ses ennemis pour l'offenser, Lui, qui est l'unique vie de mon âme ! Il me semble que tout en moi est mensonge et tromperie... Je ne veux pas y

prêter l'oreille, parce que je me rappelle vos paroles mais je n'arrive pas à l'effacer complètement et je ne peux lutter contre, qu'en m'appuyant uniquement sur l'obéissance, en tentant de fermer les yeux sur ce qui me semble une évidence.

Le dernier jour où j'écrivis, par amour propre, je n'achevai pas de dire la sotti... (bon, j'oubliais que vous ne voulez pas que j'émette des jugements de valeur). Je ne sais, bien que ce soit d'une manière indistincte, mais il me semble que se grave en mon âme le souvenir du Calvaire. Il me semble que le Seigneur est revenu sur la croix... et je reste là avec la Très sainte Vierge et Sainte Marie Madeleine, souffrant avec elles... Ne s'agirait-il que d'inventions de mon imagination ? Je ne crois pas avoir suffisamment d'amour pour Dieu, malheureusement, pour souffrir comme je souffre en raison des circonstances actuelles. Si vous voyiez, Père, ce que me coûte, par les temps qui courent, d'être pour le Seigneur comme je le suis, comme je voudrais l'aimer et comme il me semble parfois que, en dépit de tout, je l'aime... Ah, Père, je ne fais que me contredire, car je sens en moi des choses si différentes. Bien que je dise que je fais machinalement tout ce qui est extérieur, cela ne laisse toutefois pas de m'irriter et avec quel plaisir j'abandonnerais tout pour vivre dans une solitude plus complète employée à souffrir avec Lui. »²⁰

Le Père insiste pour qu'elle raconte avec simplicité ce qu'elle reçoit de Dieu :

« Vous me disiez l'autre jour que vous souhaitiez que j'éprouve l'envie de dire les choses ; cela me paraissait presque impossible, à moi qui y ressentais tant de répugnance.

[...] Ce soir à l'oraison, je ne sais, mais sans qu'il n'y ait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

comme je n'en ai jamais fait l'expérience, quelque chose de très réel d'une certaine façon... Je ne sais quel espoir j'ai maintenant que, en dépit du fait que je ne suis que misère immense, pur néant, que je ne cesserai jamais de l'être et que je le vois toujours plus clairement, le Seigneur va agir sur ma pauvre âme selon son amour et sa miséricorde. Pourquoi pas, n'est-ce pas, alors qu'il a déjà tant fait en me pardonnant tant de péchés, d'infidélités et de rébellions ? Je suis votre conseil de me laisser un peu aller sans crainte, et je note que je vais vers je ne sais où. J'en sais toujours moins, les sentiments du Seigneur sont comme plus cachés et à l'obscur, son amour est comme une force qui tourmente, douloureux, avec la douleur de ne pas pouvoir le posséder en cette vie... Il ne me semble pas que je désire maintenant les consolations sensibles de Dieu, je ne sais si ce serait mal, et pour cela je vous le dis ; ce n'est pas seulement que je préfère souffrir ici pour Lui plutôt que jouir de Lui, mais parce que cela ne pourrait même pas, me semble-t-il, combler ce [désir] que le Seigneur met dans le cœur. »²

En dépit de jours de profond dégoût, son âme navigue plus tranquille et sereine.

« Père, il se peut que je me trompe, mais je dois vous confesser que je me trouve très différente d'avant ; sans avoir absolument rien fait pour cela et sans pouvoir rien dire distinctement, il y a un bon moment que j'ai l'impression que le Seigneur s'est emparé de moi, pour ainsi dire, et qu'en dépit de ma misère – qui ne pourra jamais disparaître – il a définitivement triomphé de moi. Maintenant, loin de ne plus avoir d'espoir comme avant, je crois que sa miséricorde va mener à bonne fin l'œuvre de son amour, sa miséricorde seule, car je ne fais rien et il ne me paraît pas non plus

pouvoir faire davantage que m'abandonner entre ses mains ; telle est l'oraison et tout.

... Au milieu de cette solitude si profonde que l'âme ressent, loin de tout, même de Dieu, comme détachée et étrangère à tout ce qui m'entoure, il y a parfois des sortes de souvenirs ou des appels obscurs, encore que l'âme les perçoive très clairement, comme surgis du plus profond de l'âme ; ils sont suaves et douloureux en même temps parce qu'ils ravivent l'amour, semble-t-il, et comme le Seigneur est tellement caché, c'est comme si, en le percevant, l'âme s'élevait avec un désir ardent d'aller à Lui, croyant le trouver et, au lieu de cela, se retrouvant sans rien. Ah, Père, je veux seulement vouloir ce que le Seigneur voudra à l'extérieur et à l'intérieur mais à condition qu'Il me donne, au milieu de ma pauvreté, de L'aimer en vérité autant qu'il sera possible sur la terre et de lui être agréable. S'Il me l'accordait, que m'importerait tout le reste, même si j'avais à souffrir l'indicible ! Je ne demande pas le sentiment de l'amour, mais bien sa réalité. »³

« Quelques mots seulement, parce que ma lettre est déjà longue et que l'amertume est si grande que je ne peux rien dire et préfère pour cette raison souffrir en complète solitude et en silence tout ce que le Seigneur voudra. Vous voyez, Père, comment je porte la croix qu'Il m'envoie et comment Il me fait sentir toute ma pauvreté... je suis toutefois tranquille car, par sa miséricorde, ma volonté est entièrement soumise à Sa très sainte Volonté, et je ne peux que désirer l'accomplir et désirer sa plus grande gloire, car je vois très clairement que tout le reste n'a aucune importance. »⁴

La lettre du 10 mars est très belle, les flammes de l'amour divin embrasent le cœur de la Mère :

« Il en va vraiment selon ce que vous me dites : “douleur et ciel”... ces jours-ci, il semblait que je n’en pouvais plus... Comme d’une certaine manière tout est si à l’obscur, il est difficile d’en parler et je crains de manquer à la vérité, en donnant à tout cela une forme qui n’est pas. Pendant la journée, c’est comme une présence de Dieu si obscure mais si certaine, et il est terrible de sentir ainsi si clairement, mais comme à travers des voiles, l’amour de son âme, parce qu’Il l’attire, lui inspire de l’amour et elle ne peut le posséder, ni même tout abandonner pour ne s’occuper que de Lui ; bien que ce sentiment intérieur obscur soit si fort, tout se fait comme uniquement à l’extérieur et la meilleure part reste occupée à entrevoir celui qu’elle désire si douloureusement. À l’oraison, il en va autrement mais ce n’est pas moins douloureux, car cette soif augmente et ne peut s’apaiser.

... Ces jours-ci, à l’oraison, il me sembla que le Seigneur me rapprochait de Lui et là, de l’incendie d’amour que je voyais dans son cœur, en m’approchant, il mettait le feu dans ce pauvre cœur misérable, qui se sentait alors embrasé d’amour et d’un grand désir que l’amour des créatures réponde à cet amour infini... Je ne voyais rien avec les yeux du corps ni avec ceux de l’âme et pourtant il me semblait être, comme je dis, en toute sécurité...

L’amour pour le Seigneur, comme vous me le dites, est “douleur et ciel”... Je voudrais que cet amour divin croisse dans mon cœur jusqu’à le consumer véritablement et, d’un autre côté, ce qui pourrait jaillir de lui est si pauvre et si misérable ! ... On l’inscrit sur les gravures de la Première Communion : “Oh, comme nous sommes différents tous les deux : moi, pauvre petite fille, et Lui, Dieu” ! Et non seulement cela, qui était déjà beaucoup, mais il s’agit de moi, péché, immondice dans le passé, dans le présent et dans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Aujourd'hui, à l'oraison, j'ai de nouveau senti comme un désir du Seigneur que je me livre pour les âmes et que je lui sois fidèle dans ce but ; pensant à ce qu'il avait fait pour elles, il me semblait qu'Il me disait qu'Il ne pouvait faire davantage mais, qu'à travers moi, Il le pourrait. Je ne sais si je dis une hérésie en l'expliquant, mais de la manière dont je le comprenais, je pense que non. En cette circonstance, sentant cet immense désir du Seigneur de sauver les âmes, il est épouvantable, me semble-t-il, de ne pas se livrer jusqu'au bout à Dieu, pour qu'Il puisse mener à bien son œuvre dans l'âme et la rendre féconde, en dépit de sa pauvreté, afin de Lui donner ce qu'Il désire. »¹⁸

Le 26 février, elle écrit :

« Me voir ainsi dans un tel néant et, en dépit de ce néant, Il continue à vouloir parfois mettre le feu à ce misérable cœur, qui à l'obscur s'embrase et semble se dissoudre dans son besoin d'aimer. »¹⁹

Une de ses lettres les plus caractéristiques est celle du 23 juin : « entièrement perdue », mais recevant des grâces d'amour et l'invitation du Seigneur à prendre Sa croix sur elle, etc.

« Priez le un peu, Père, pour cette pauvre âme qu'Il vous a confiée ! Je suis entièrement perdue, croyez-le, Père, et j'en suis particulièrement peinée pour le Seigneur. Avec toutes les grâces qu'Il m'a accordées... ! Je ne veux ni ne peux parler de moi parce que je ne veux pas vous faire plus de peine et parce que je ne comprends vraiment pas ce qui m'arrive. Il me paraît parfois qu'intérieurement je souffre énormément sans pouvoir dire pourquoi, et parfois il me semble que non, que tout m'est égal, mais non par la sainte indifférence mais

parce que je me sens tout rétrécie. La paresse me domine intérieurement de telle sorte que je ne fais ni oraison ni le moindre effort ; je ne peux pas, et je me trouve pour les choses extérieures également si dépourvue de forces qu'il me coûte même parfois de lever mon pied du sol. Mais il est plus facile de tirer quelque chose de cet extérieur et ça ne me préoccupe pas du tout, seul me préoccupe le fait de voir si forte en moi cette double paresse.

Ensuite, cette vision obscure de l'amour du Seigneur ou de je ne sais quoi de Lui, qui attire si puissamment et réveille cette soif, ce besoin de l'aimer et il semble qu'à peine s'allume vivement cette flamme que tout tombe dans le néant, dans l'impossibilité de l'aimer...

Je ne comprends pas bien ce qui m'arrive, Père. Il me semble comprendre comme jamais, d'une façon obscure mais certaine – bien que je sache que cela ne veut pas dire que je comprenne –, cette union intime que le Seigneur désire avec les âmes, comment tout se trouve en Lui, qu'il n'y a que Lui et son amour qui ait de l'importance, qui remplit tout, si fortement, si tendrement, et... ne pas vivre cela, tout en le voyant... Le seul remède que je vois est que le Seigneur m'accorde la grâce de pouvoir donner ma vie pour Lui, puisqu'Il dit que c'est le signe de l'amour véritable. Je le désire vivement, si tant est que je désire quelque chose. Là, il faudrait que ce soit Lui qui fasse tout... Que ce serait bien ! N'est-ce pas, Père ? Si, en attendant, je pouvais l'aimer ! ... Maintenant, je vais lui en attribuer la faute : pourquoi ne prend-il pas le butin qu'Il a volé ? 20 Père, tout est plein de Dieu et tout est vide. Je ne crois pas que je me préoccupe de moi maintenant de la même façon qu'avant, mais, bien que cela soit confus, c'est terrible. Je vois le Seigneur chargé des trésors de son amour et ayant besoin, par la force de ce

même amour, d'âmes vides pour pouvoir les y déposer... La mienne se ferme à Lui... Quelle consolation, au milieu de tant d'amertume, de penser aux deux exilés...

La seule chose qui m'importe un peu plus est de souffrir, bien que je le pratique si mal. Comme il ne s'agit que de supporter, c'est plus facile pour mon incapacité. L'autre jour, il me sembla que le Seigneur m'invitait à rester près de Lui pour pouvoir appuyer Sa croix sur mon cœur, ce qui Lui procurait quelque soulagement. J'eus de grands désirs que cela se passe ainsi et il me semblait qu'Il me faisait remarquer que, comme c'était sur le cœur, ce serait particulièrement douloureux, qu'il fallait que j'y réfléchisse bien. Ensuite, en deux ou trois occasions, un désir très vif de m'offrir au Seigneur pour toutes les douleurs possibles en ce monde, d'âme et de corps, et il semble qu'Il me demande avec insistance cette offrande de moi-même et, comme je crois qu'Il va l'accepter, je ne me risque pas à la faire sans votre permission. »²¹

La lettre du 22 août 1933 nous révèle une riche expérience trinitaire :

« Ce matin, je me suis complètement oubliée moi-même. Quelle expérience ! Dans ces moments, on n'a même plus souvenir de sa propre misère ; mais ce soir en revanche, le Seigneur m'a fait voir cet abîme et comment je devais être tout à fait autre pour pouvoir consoler son divin Cœur... Je me trouve dans une si grande confusion, Père ; en paix, oui, mais combien je voudrais être comme le Seigneur veut que je sois, comme Il a tant de droits à ce que je le sois... Dans ces opérations secrètes dont je ne sais rien dire maintenant, il y a maintenant un souvenir des trois Personnes divines et un "comprendre sans comprendre", comme dit notre Père Jean

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*pauvre cœur. »*¹⁴

Le 21, deux jours plus tard, le Seigneur veut la faire participer à ses sentiments lors de sa Passion :

« J'ai toujours, Père, un dégoût et une amertume très forts, mais la confiance que le Seigneur m'a donnée par ses paroles, et, parfois, comme un feu intérieur qui brûle et fait d'une certaine manière sentir le vide... Cette nuit, je me suis réveillée un instant et au moment où j'allais me lever pour faire mon acte d'offrande, comme il me coûtait de le faire en raison de mon engourdissement – qui, vous le savez mieux que moi, me fait parfois tomber par terre – à moitié endormie comme je l'étais, je fus saisie complètement par le souvenir de ce que le Seigneur avait dû souffrir après la flagellation... Ce fut quelque chose de spécial et, il y a quelque temps (je vous en ai un peu parlé ici), il m'est arrivé plusieurs fois que le Seigneur, me semble-t-il, veuille que je vive maintenant dans cette atmosphère de sa très sainte Passion. Je dis atmosphère parce que c'est et ce n'est pas quelque chose de particulier. Cette nuit-là commença avec ce souvenir, mais cela s'effaça ensuite, et il reste que je L'accompagne et suis transpercée avec Lui à l'obscur... Je ne sais l'expliquer mais je sais bien que vous me comprenez, bien que je ne sache rien exprimer. Serait-ce vrai que le Seigneur veut cela ? Comme, dans toute cette expérience de la Passion, le cœur souffre tant, tant, que je crains de me rétracter ; et, d'autre part, si je m'y tiens, il me semble que je vais être submergée... Vous vous rendez compte, Père, cela dure quelques jours, ou plutôt à certains moments de la journée, et à d'autres tout, tout, tout s'efface, il ne reste pas la moindre trace dans l'âme, et quand cela revient, ce n'est pas comme quelque chose de nouveau, mais comme quelque

chose qui se poursuit, qui était là tout le temps, bien que cela ait paru si peu clair. »¹⁵

Elle vit dans l'agonie mais elle a confiance :

« Une violente tempête s'est levée dans mon âme, avec un découragement, un dégoût, une désespérance et un manque de foi, tout ce que dans ce genre je pourrais vous dire, et une très grande agonie. En dépit de cela, j'ai confiance et je veux avoir confiance, en m'aidant de tout ce que vous m'avez dit dans votre lettre (et maintenant dans celle-ci) et il semble que ces vagues si immenses s'écrasent contre cette confiance. Ce qui me fait le plus souffrir est le manque de foi..., douter de la parole du Seigneur..., cette idée qui me vient avec cette force et cette insistance qu'il n'y a pas d'autre vie... qu'Il n'a pas souffert pour nous ce qu'Il a souffert... Enfin, Père, je ne continue pas parce qu'il me coûte de le dire, même pour vous en rendre compte. Si le Seigneur veut que je passe par tout cela, je le veux aussi de tout cœur, mais que je ne lui déplaise pas et que je ne sois pas séparée de Lui... »¹⁶

Durant ces années agitées de l'Espagne pendant la seconde République, la Mère et ses carmélites du Cerro vivent dans le désir et l'espoir du martyre. Elles ont toutes signé leur offrande dans ce but. Et elles l'eurent presque à portée de la main en 1936 et 1937, pendant la Guerre Civile. Mais Dieu trouva sa gloire dans leurs seuls désirs. S'ils s'étaient réalisés, nous aurions eu une sublime réplique du cas de leurs sœurs de Compiègne.¹⁷

Elle termine l'année 1934 sur cette note triste et amère :

« Je ne peux rien vous dire, Père ; ce serait trop désespérant. Vraiment, c'est une affaire perdue. Il me vient parfois l'envie de tout dire, de prendre la plume pour tout

vous dire, et puis je me dis à quoi bon... Ce qui n'a pas de remède, il vaut mieux le vivre dans la solitude, sans chagriner personne, et, en outre, cela ne se peut... »¹⁸

Les quelques lettres de 1935 qui nous restent sont presque toutes douloureuses. Nous sommes de nouveau comme aux pires moments. Mais, au fond d'elle-même, elle ne cesse d'être en paix ; par exemple, la lettre du 20 janvier : « Tout est perdu [...] J'ai la mort dans l'âme. »¹⁹

Même chose le 29 janvier.²⁰ Le 23 Février²¹, il y a quelque consolation. Mais le 15 avril, elle dit :

« Ce vide extrêmement douloureux, cette obscurité ou je ne sais comment l'appeler, dans lequel je me trouve, étant en tout infidèle au Seigneur, la relation avec Lui me paraissant impossible, étant si loin, loin, en un lieu où toute communication est impossible, où il me paraît parfois que cela ne m'importe même pas et que cette âpre souffrance a une autre cause, mais je ne sais le pourquoi..., il s'allume parfois comme une flamme d'amour très impétueuse, qui sort de ces cendres et que je ne sais expliquer, mais cette illusion dure peu, et finit par tomber ensuite dans le vide, renouvelant l'acuité de la douleur... Je dis la douleur, Père ; je crois que je peux dire que je la désire, c'est pour moi le meilleur que puisse offrir la vie... Je me demande parfois si je ne serais pas détraquée, bien que cela ne m'importe pas. Comme je ne m'explique pas, vous ne pourrez même pas le savoir. Quelquefois, aussi le bien perdu de mon Dieu... »

Ce que je disais n'est pas certain ; je ne crois pas avoir perdu ce que je n'ai jamais eu, car toute ma vie a été une illusion. Mais, bon, en fin de compte, il est vrai que le Seigneur a mis dans mon cœur dès le début une inclination vers Lui, le fait que ni le monde ni rien en dehors de Lui ne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Matines une chose épouvantable, qui paraissait (provenir) de l'enfer lui-même. Tout soudain, un manque de foi, un manque complet de confiance, presque un désespoir avec (je suis horrifiée de le dire mais je l'ai ressenti) une haine de Dieu, et en même temps une impression si étrange, une terreur dans l'âme. Et cela m'a ensuite laissé un dégoût et une tristesse tels que, si le Seigneur n'y remédie pas, je ne peux, en aucun cas, parler aux sœurs de leurs âmes demain... je leur nuirais.

Père, j'ai écrit cela hier soir. L'impression que cela m'a laissé fut si forte que je ne pus dormir jusqu'au petit matin. Je suis maintenant tout à fait en paix mais je préfère vous le dire pour le cas où cela m'arriverait de nouveau. Cela ne m'aurait pas importé de le faire de vive voix, mais je crois qu'ainsi je vous importunerai moins. »¹⁸

Plus tard, le Seigneur dit à son cœur des paroles ineffables :

« La sœur Inés m'a appelée à la chapelle pour que je prenne quelques décisions à son sujet et, en faisant la genuflexion tout en regardant le tabernacle, je ne sais ce qui se passa, mais je sentis que le Seigneur m'appelait là auprès de Lui, qu'Il voulait dire quelque chose à mon cœur. Je pus à grand peine le dissimuler et m'occuper de ce qu'on voulait de moi. C'est la raison pour laquelle je vous ai demandé la permission pour l'heure de la sieste. Comme vous ne me l'avez pas donnée, je dis au Seigneur que je devais obéir et qu'Il me laisse et m'aide à me reposer et j'y parvins, ce qui ne m'arrive pas d'habitude, je dois vous le confesser. L'oraison du soir passa en un instant, mais sans rien de particulier. Pendant la nuit, en descendant au chœur et en m'agenouillant, comme toujours, devant la grille, je ressentis de nouveau la même chose que le matin et alors, sans me

poser la question, j'allai à la chapelle et, en m'agenouillant devant le tabernacle, je sentis un grand recueillement et le Seigneur parla à mon cœur. Ce qu'Il me dit, je n'ose pas le dire ni ne le peux ; ce furent des paroles pleines d'amour, bien que certaines fussent de réprimande. Depuis le tabernacle je le sentais vivant et sans aucun doute parlant à mon cœur. Seulement ce n'était pas des paroles formées comme les autres fois, où, sans les entendre à l'extérieur, on peut dire précisément quelles sont ces paroles, mais c'étaient des paroles au fond de l'âme faisant comprendre les choses avec précision. »¹⁹

Lisons encore plusieurs notes de cette époque où brûle l'amour :

« C'est depuis l'autre jour un tourment – très suave vraiment, et que je ne voudrais pas voir cesser – mais, s'il durait, je ne sais comment je pourrais vivre, surtout ainsi, en devant dissimuler et m'occuper de tant de choses qui ne sont pas Dieu. Je sais bien que tout est pour Lui, qu'on peut lui plaire en toute chose, mais s'Il ne cesse pas d'attiser cette flamme de son amour et du désir de le posséder, quelle félicité, Père ! en vérité je crois qu'il n'est pas possible de résister beaucoup ! Vous voyez bien la pécheresse que je suis, mon ingratitude, ma pure misère, mais je l'ai bien gravée au fond de mon âme, et, malgré cela, cela ne semble pas empêcher la force de l'amour de l'amener à s'unir à Dieu... Je ne continue pas parce que je vais dire beaucoup de sottises et que je crois que ce que j'ai là en moi est impossible à exprimer ni à examiner et qu'il ne me reste qu'à souffrir ce feu auquel je n'ai aucune part. »²⁰

« Mon Père, j'ai peu de choses à vous dire mais je ne veux pas manquer de le faire. Le Seigneur me donne un tel désir

de L'aimer que, non seulement, dans la journée, je ne peux penser à autre chose, toutes les choses de la vie se trouvant comme à l'extérieur, mais je ne le peux pas non plus à l'oraison, et sans que je fasse rien pour cela, cet amour s'embrase parfois tant qu'il semble que, même physiquement, il ne sera pas possible de résister... En conséquence, je n'ai pas d'autre désir que de fonder complètement ma volonté sur celle de Dieu, ni d'autre peine que celle de l'avoir offensé et perdu ainsi le temps qu'Il me donna pour L'aimer et le servir. »²¹

« Étant ce que je suis, voir cette immense bonté, cet amour du Seigneur pour mon âme me détruit et éveille en mon âme un tel désir de L'aimer et de m'unir à Lui, que parfois il paraît irrésistible. Combien l'on voit ce que, tant de fois, vous dites avec notre Mère Thérèse, que tout ce qui est du monde est ordure ! »²²

« Hier toute la journée, sans rien pouvoir y faire, j'ai été triste, la solitude intérieure que le Seigneur veut que je ressente me faisant souffrir plus qu'à l'habitude. Je me rappelais beaucoup Mère Josefa qui était pour moi une mère et en laquelle je trouvais tant de soutien pour tout. Enfin, le fait de me sentir si seule me serra le cœur et hier soir, en allant à l'oraison, n'ayant pas besoin de me dissimuler, j'éclatai en sanglots comme une sotte, et au même moment j'entendis en moi : "Est-ce que je ne te suffis pas ? ", ces paroles étaient dites avec tant d'amour que mon amertume se transforma en félicité, et, depuis lors, je ne peux penser à autre chose, ni faire davantage à l'oraison que de me les rappeler. »²³

En septembre de cette année, elle fait sa retraite seule dans un ermitage du désert, avec les livres de sainte Thérèse de Jésus et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Bon, Père, je vous confie mon âme mais n'oubliez pas que je suis la plus grande pécheresse du monde, la créature la plus infidèle au Seigneur, toute ma vie, la plus ingrate après tous ses bienfaits qui ont été si nombreux. Il me paraissait aussi que, bien que je le comprenne à certains moments, à d'autres je n'ai absolument pas la foi, à d'autres encore (je suis horrifiée de le dire) je pense de Dieu les choses les plus affreuses, méconnaissant son amour, sa justice, sa vérité, non en ce qui se réfère à moi, mais comme si c'était ainsi...

Père, je me confesse mal, je dis ces choses superficiellement et en désirant qu'elles ne me touchent pas, avec une crainte de m'y trouver impliquée. Je me jetterais à terre immédiatement si l'on m'en parlait en confession. L'autre jour, je crus que j'allais mourir, je pensai que je me confesserais mal à l'aumônier, c'est sûr... Comment allais-je faire à l'heure de ma mort ce que je ne fais pas maintenant que j'ai du temps et de la tranquillité ? Et tout ça, Père, je vous le dis parce que je me suis mise à parler de moi, qu'en général ce sont toujours ces horreurs et beaucoup plus que je ne sais exprimer, c'est n'avoir envie de rien, ne penser à rien et ne rien faire. La seule chose que je voudrais, c'est ne pas offenser le Seigneur. Si je pouvais l'aimer et ne pas être si loin de Lui ! D'autres fois, rares, il me semble que même cela ne m'importe pas. C'est un dégoût de la vie. Je manifeste une telle impatience à l'égard de tout le monde, que ce serait déjà bien que je ne crucifie pas ces pauvres sœurs, même si je ne le souhaite pas. »¹²

« Depuis votre venue, Père, ces horreurs ont cessé. Maintenant, c'est une absence ou séparation si, si immense que je ne peux que pleurer mais, comme vous me l'avez appris, en paix et avec foi, bien que complètement aveugle... »¹³

Et, dans cette lettre, elle nous met l'eau à la bouche :

*« J'ai fait ma retraite et il me semblait que je renaissais à une vie nouvelle. Quelle miséricorde que celle du Seigneur ! Que sera-ce de le posséder dans le ciel, quand le seul fait d'avoir l'impression de le trouver un peu sur la terre est ainsi ! Père, priez, par charité, pour que je ne m'occupe plus de moi, mais seulement de Lui ».*¹⁴

Les lettres des 23 et 24 mai 1949, au cours de sa retraite annuelle, sont une relation qui met en examen sa pauvreté durant sa vie religieuse. Elles sont d'une impressionnante humilité qui l'abaisse jusqu'à la poussière... ¹⁵

*« En revanche, Père, ce qui ne paraît pas avoir de solution pour le moment, c'est ma pauvre âme. Tout est chaque jour un peu plus assombri. Les doutes, ou plutôt le manque de foi, est complet. Je parle par habitude de tout ce à quoi j'ai cru toute ma vie. De tout je tire cette triste conséquence : néant. Je veux croire, Père, mais je dois confesser la vérité. Je ne vis plus les tremblements de terre de jadis, j'ai l'impression d'être en paix, mais cette paix est fausse sans aucun doute, car comment pourrais-je l'avoir, me trouvant dans cet état et n'ayant pas la moindre communication ou relation avec le Seigneur ? Dans le cœur se trouve le même néant que dans l'entendement... Père, par charité, si vous voyez quelque remède à cela, dites-le moi et priez pour que, quoiqu'il m'arrive, je n'offense pas le Seigneur. »*¹⁶

*« (Priez) pour cette pauvre (âme) qui se perd, et je ne veux pas croire que ce soit définitivement mais c'est comme ça que je le vois. »*¹⁷

Et, peu de mois avant de quitter Duruelo pour aller à la fondation de Arenas de San Pedro (Avila), elle s'exclame,

trouvant sa joie dans ses filles :

*« Naturellement cet abîme de misère et de vilénie que je suis a beaucoup moins d'aptitude à jouir qu'à souffrir. Cela ne veut pas dire que j'ai jamais beaucoup souffert mais voir comme est cette "Maison de la Vierge" en ce moment est une joie si grande, si grande. »*¹⁸

À noter : « cela ne veut pas dire que j'ai jamais beaucoup souffert ! » Qu'appellerait-elle souffrir ?

*« Aujourd'hui il m'a semblé rencontrer le Seigneur pendant quelques instants... Quelle félicité, mon Dieu ! »*¹⁹

En octobre 1958²⁰, une période d'obscurité revient.

Les dernières années

Pendant les dernières années, la lampe de sa vie se consume à La Aldehuela. Elle chemine dans une grande solitude intérieure en tenant le coup comme elle le peut. Le Père Valentin, jusqu'alors à Madrid, est envoyé à cette époque à Las Batuecas. Cela fait mal de voir comment la pauvre ressent parfois cette solitude et souffre. Bien qu'elle soit progressivement conduite à vivre dans la paix, de temps en temps la tempête secoue son âme et elle s'y voit comme perdue. Il est impressionnant de lire ces lettres et d'entendre par ailleurs le témoignage de ses filles qui, elles, au contraire, la voyaient toujours sereine, sûre et équilibrée, communiquant la paix et la joie.

La vision de ses misères l'accompagne toujours :

« Vraiment, Père, je ne vais pas bien du tout et, bien que le médecin dise ne pas voir de danger pour le moment, comme je vous serais reconnaissante si vous veniez me confesser ! Je vais maintenant vous écrire, bien que le remède que vous m'avez donné, qui était de faire un acte de contrition, m'ait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

XIII

SON HUMILITÉ, UN PUITTS SANS FOND

ON POURRAIT EN DIRE ENCORE AUTANT au sujet de ses désirs ode souffrir pour le Seigneur. Et d'une manière spéciale aussi de son humilité. Nous renonçons à citer des phrases ou à renvoyer aux lettres, parce qu'il faudrait alors tout simplement les citer toutes. Depuis qu'elle entendit cette phrase mystérieuse : « Et ils m'ont tenu pour fou », son âme demeura radicalement fondée sur l'humilité, une humilité qui fut un puits sans fond. D'autre part, elle se sent humiliée intérieurement de façon constante : les épreuves qu'elle traverse l'anéantissent. Au fil des documents citées plus haut, cette évidence s'impose.

Quelques autres paroles prises çà et là :

*« Que le Seigneur veuille que je me transforme en une véritable carmélite, car être telle que je suis est pire que tout ».*¹

*« Il n'y a rien de bon en moi, ni talent, ni vertu, seulement la bonne volonté. »*²

Elle se voit un instrument inutile, un néant, une pécheresse :

*« Si le Seigneur cherchait un instrument inutile, indubitablement il devait me choisir, moi... J'ai tant de raisons de ne pas avoir confiance en mon néant, un néant qui pêche... ! »*³

*« Il n'est pas possible qu'existe une créature plus ingrate envers son Dieu. »*⁴

*« J'ai soif d'humiliations et de souffrances. »*⁵

Elle ressent de la répugnance, du dégoût d'elle-même, et le

répète à maintes reprises :

« Mais pour le reste, je suis pour moi-même une cause de répugnance, c'est une misère si profonde, si immense, des changements si fréquents que je ne peux compter sur rien. »⁶

« L'abîme de misère qui se trouve en moi me paraît de jour en jour plus immense. »⁷

Elle n'est rien, moins que rien.

« Je suis néant et misère. »⁸

Elle se voit comme une loque répugnante :

« Je ne suis plus qu'une loque, et l'une des plus répugnantes qui se puisse imaginer, et c'est ce que le Seigneur a... à la tête de son Carmel du Cerro de los Angeles ! »⁹

« Ah, Père, penser que je devrais être occupée à la gloire de Dieu augmente mon désir d'être bonne, même si de ce lambeau répugnant Il faisait quelque chose, ne serait-ce qu'un torchon pour nettoyer le sol, parce que je crois que je ne peux aspirer à rien de plus. »¹⁰

« Cet abîme de non-être, ou plutôt, de bien pire que cela. »¹¹

« Toutes se ressentent de mon manque de vertu. Si vous voyiez, Père, ce que je suis ! ... Et que cela représente Dieu ici, que cela doive leur enseigner ce qu'elle ne pratique pas. »¹²

Elle se voit dans une telle bassesse qu'on ne peut l'humilier :

« Le Seigneur ne m'a jamais concédé cette grâce des humiliations et, c'est clair, on comprend pourquoi. Je vois que, pour m'humilier, il faut plus que pour humilier une autre personne, parce que, quand on est en vérité tellement

néant et bien pire que néant, l'humiliation n'est pas facile, je l'ai pensé plusieurs fois : quel affront peut-on faire à une fourmi ? »¹³

« Je désire beaucoup les humiliations, bien qu'en cela j'ai une façon de penser particulière. Il me semble difficile que l'on puisse m'humilier parce que, de fait, je suis en tout si inférieure. Mais, enfin, que l'on ait au moins de moi l'opinion qui correspond à ce que je suis. »¹⁴

Et dans une autre lettre au Père Valentin de Saint-Joseph, en parlant de ses péchés, elle ajoute :

« Je voudrais bien que le monde entier le sache. »¹⁵

Et ce fut toujours ainsi, jusqu'à la fin.

Invincible répugnance à être prieure

On comprend pour ces raisons qu'elle est horrifiée de devoir être prieure, – « le seul mal qui, à mon avis, puisse arriver à une carmélite »¹⁶ –, de devoir porter le couvent, il lui semble qu'elle nuit à ses filles à tout moment... Quand, après des années, elle voit cependant l'esprit de ses filles et l'amour qu'elles ont pour elle, elle l'attribue au fait que Dieu les a aveuglées pour qu'Il puisse, Lui, accomplir son œuvre, en dépit d'elle. Les premières années, elle éprouve de l'angoisse à l'idée que – par inspiration divine, elle en est convaincue – le couvent du Cerro de los Angeles ait été fondé sans véritable fondement, étant donné ce qu'elle est, elle qui a été mise à la tête de cette communauté. Cela donne les raisons de la réticence qu'elle manifeste à être élue prieure quand arrive l'heure d'une nouvelle élection, les illusions qu'elle se fait et la déception de se voir réélue. C'est une répugnance presque invincible. Une véritable croix. De là viennent ses tentatives de s'en aller loin, vers des missions, en Angleterre, dans un couvent pauvre et inconnu où elle ne serait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ajoutons que rien de propre à ces situations, au point de vue extérieur et somatique, ne se rencontre dans ses confessions. Personne ne vit ni ne soupçonna quoi que ce soit dans ce sens. Peut-être notait-on parfois une aliénation sensorielle légère et suave, et la souffrance, la fatigue physique que cela comportait inévitablement, mais pas le moindre phénomène parapsychologique. Ses lumières et ses sentiments sont de type intellectuel, intime, sans imaginations expressément telles. En pure foi, une foi combattue même à certains moments. Tout cela rassure et est bien plutôt signe d'authenticité, signe aussi que la nuit est parvenue aux cimes de l'esprit.

Elle parle parfois de « *touche* », la première fois dans une lettre au Père Torres, en 1935 :

*« À l'oraison, que je fais parfois avec beaucoup de mal sans rien en retirer, il m'arrive d'un seul coup un recueillement profond, où il semble que l'âme ressent comme une touche que je ne sais expliquer, qui la meut et la laisse embrasée de l'amour de Dieu. Cette espèce de touche, que je ne sais expliquer, dure très peu, et l'état persiste ainsi de nombreuses heures. Je n'ai rien expliqué... »*²⁴

Elle se sent parfois au bord de l'extase. Elle reste « assez longtemps comme hébétée »²⁵ ; « et je restai ainsi sans plus un bon moment. Tout ce que je fis fut de dire une fois : mon Dieu ».²⁶ Elle devait parfois s'endormir, dit-elle. D'autres fois elle doit résister ; le Père Torres lui-même le lui conseille. À Las Batuecas, elle perd la notion du temps : « et je restai là plus d'une heure. Je m'en rendais parfois un peu compte et j'allais m'en aller, mais d'autres fois j'étais de nouveau distraite, et rien... »²⁷

Elle confesse en une autre occasion que :

« Tout cela se passa pendant la messe chantée. Nous n'avions eu que celle-là et, bien que je la suivis toute, ce fut sans m'en rendre compte à tel point qu'en sortant du chœur je ne savais pas si nous avions assisté à la messe ou aux vêpres. »²⁸

Ce sont des échos de l'enseignement de saint Jean de la Croix. « [L'âme] a souvent des abstractions et des absences de mémoire si complètes, qu'il lui arrive de rester quelque temps sans savoir ce qu'elle a fait ou pensé, ni ce qu'elle fait, ni ce qu'elle va faire. »²⁹

Il n'y a pas chez elle de visions, de locutions sensorielles – il n'y en avait pas non plus chez la Mère Thérèse – ni à peine non plus imaginaires, toujours difficiles à discerner quant à leur origine. Rappelez-vous, par exemple, la grâce de Noël 1931. Des paroles intellectuelles, précises, substantielles, peut-être plusieurs fois : « Je suis ».³⁰ « Repose-toi ».³¹ « Ma fille ».³² « Si tu as la capacité suffisante pour m'aimer, que t'importe tout le reste ? »³³ « Tu t'es donnée à Moi toute entière. »³⁴ « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes ».³⁵ « Est-ce que je ne te suffis pas ? »³⁶ « Et on m'a tenu pour fou. »³⁷, etc, etc. Mais ces paroles, dira saint Jean de la Croix, sont l'union elle-même. De très vives lumières intérieures, en abondance, et assurément des flambées d'amour...

Nous ne voulons pas non plus ranger l'itinéraire spirituel de Mère Maravillas dans celui de sainte Thérèse. Cela été la tentation de tant de biographes et de tant d'auteurs spirituels après la sainte Docteur de l'Église. Le très grand prestige de la Sainte les a fait céder à cette tentation. L'expérience thérésienne, si belle, peut servir d'orientation à d'autres. Mais rien de plus. Dieu ne se répète jamais. Et chaque âme est une âme unique dont on ne peut dupliquer l'expérience.

Si nous voulons utiliser le symbole nuptial, classique en ce domaine et éminemment thérésien dans les *Demeures*, il faut s'en tenir à une attitude générique, il faut parler tout simplement de l'union de l'homme avec Dieu, l'homme habité, possédé par Lui, divinisé... Les degrés et nuances de cette union sont donc très difficiles à préciser par nous : visions, fiançailles, noces... Il s'agit juste d'une comparaison servant à signifier en image ce *toujours plus* qui est présent dans la vie spirituelle. Saint Jean de la Croix n'insiste pas tant dans ces gradations, bien qu'il s'en serve, surtout dans le *Cantique*. Mais il préfère parler d'union sans préciser davantage, d'union transformante. Et dans la *Vive Flamme*, il parle, plus théologiquement, de vie trinitaire divinisante, qui met en abîme... Mère Maravillas ne fait presque pas allusion à ces gradations. Elle insiste uniquement sur la conscience qu'elle a de sa condition d'épouse du Seigneur.

C'est dans un climat de foi pure et profonde que se déroule et s'épanouit la vie spirituelle de Mère Maravillas. Elle a vécu une vie de sublime union. Sans aucun doute équivalent aux degrés suprêmes de l'itinéraire thérésien. Il est difficile de faire ressortir les moments qui correspondent aux fiançailles, aux noces... Parce qu'en définitive le tracé de son chemin spirituel n'est pas celui de Thérèse. Bien que le contenu soit le même et conduise au même but et aux mêmes effets.

Mais, empressons-nous de le dire, l'itinéraire de Mère Maravillas n'est pas non plus celui de saint Jean de la Croix. Redisons seulement que l'attitude, le style profond est totalement en affinité avec celui de ce dernier, plutôt qu'avec celui de sainte Thérèse.

Qu'il ne soit pas l'itinéraire sanjuaniste paraît évident. Le schéma de base de l'œuvre de saint Jean de la Croix est très simple : le destin de l'homme, son plus haut état de perfection,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

17. Cf. L.389, au même.
18. Cf. L.448, au Père Florencio de l'Enfant-Jésus *o.c.d.*
19. L.468 bis, au même.
20. Saint Jean de la Croix, Poésie 15, *Oubli du créé* : « Toujours aimer l' Aimé »
21. L.560, au Père Valentin de Saint-Joseph, *o.c.d.*
22. *Conseils de spiritualité*, 41.
23. *Paroles de lumières et d'amour*, 153.
24. L.28, au Père Alfonso Torres, *s.j.*, novembre 1925.
25. L.179, au même. février 1930.
26. L.255, au même, 25 octobre 1930.
27. L.457, au Père Florencio de l'Enfant-Jésus, *o.c.d.*, 1er février 1930.
28. L.273, au Père Alfonso Torres, *s.j.*, 1930.
29. Cf Saint Jean de la Croix, II N, 8, 1.
30. L.28, au Père Alfonso Torres, *s.j.*, retraite en novembre 1925.
31. L.177, au même, fin 1929.
32. L.242, au même, septembre-octobre 1930.
33. L.258, au même, 30 octobre 1930.
34. L.343, au même, 31 décembre 1931.
35. L.396, au même, 9 février 1933.
36. L.473bis, au Père Florencio de l'Enfant-Jésus, *o.c.d.*, juillet 1938.
37. L.508, au Père Valentin de Saint-Joseph, *o.c.d.*, novembre 1939.
38. Cf. L.407, au Père Alfonso Torres, *s.j.*, 22 août 1933.
39. En l'an 2000 les éditions Edibesa ont publié un livre intitulé *Notre Très Douce Mère. La Vierge Marie dans la vie et les écrits de Mère Maravillas de Jésus*, par le Père Rafael M. Lopez Melus, *O.carm.* L'œuvre relève de façon splendide et détaillée la profonde dévotion mariale de Mère Maravillas.
40. I N, 9,3
41. II N, 3,1.
42. Cf. *Cantique spirituel*, 20,10.
43. L.28.
44. L.487 bis, au Père Florencio de l'Enfant-Jésus, *o.c.d.*
45. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, *Manuscrit C*, folio 35.
46. L.462, au Père Florencio de l'Enfant-Jésus, *o.c.d.*, 11 mars 1938.
47. L.560, au Père Valentin de Saint-Joseph, *o.c.d.*

48. L.341, au Père Alfonso Torres, *s.j.*
49. Cf. L.250, au même.
50. I N, 10,6.
51. II N, 2,1.2.
52. I N, 12,2.6.
53. I N, 14,1.
54. I N, 14,5.
55. I N, 14,6.
56. II N, 6,1.2.5.6.
57. II N, 7,4.
58. II N, 7,1.3.6.7.
59. II N, 9,3.7.
60. II N, 11,2.
61. II N, 11,6.
62. II N, 12,1.
63. II N, 13,5.
64. II N, 21, 5.
65. L.60, au Père Alfonso Torres, *s.j.*, 5 juin 1925.
66. L.5, au Père Alfonso Torres, *s.j.*, 5 juin 1924.

TABLE DES MATIÈRES

Préface de l'édition française

Maravillas de Jésus – Teresa de Calcutta,
de la nuit obscure au rayonnement apostolique

Sigles utilisés

Présentation

Introduction

I. Repères biographiques

Son équilibre extraordinaire

II. L'inaltérable authenticité de Mère Maravillas

Ses directeurs spirituels

III. En nous penchant sur l'abîme de son cœur

Ses maladies

Ses pénitences

Ses péchés

ITINÉRAIRE SPIRITUEL

IV. Commençons le parcours

V. La marée monte

VI. 1930. Violente tempête

VII. Davantage de sérénité

VIII. De façon cachée, le Seigneur se donne toujours plus

IX. 1934. L'année s'écoule de façon égale

X. Au sommet

XI. Une longue étape jusqu'à sa mort

Les dernières années

XII. Toujours des désirs d'aimer

XIII. Son humilité, un puits sans fond

Invincible répugnance à être prieure

XIV. Madre Maravillas, témoin de l'expérience mystique

À la lumière de saint Jean de la Croix

Purifications de l'âme

Contemplation

Nuits passives

L'amour explique tout